

Press Review

MARK TOBEY
Tobey or not to be ?

Presse papier

Pays : France

Date : 14 octobre 2020

Journaliste : Henri-François Debailleux

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

ART CONTEMPORAIN

Mark Tobey en altitude

PAR HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX · LE JOURNAL DES ARTS

LE 14 OCTOBRE 2020 - 664 mots

La galerie Jeanne Bucher Jaeger présente une exposition du précurseur de l'expressionnisme abstrait. De niveau muséal, l'accrochage met en relief l'empreinte du spirituel sur son œuvre.

Paris. Entre Mark Tobey (1890-1976) et la galerie Jeanne Bucher Jaeger, c'est une longue et vieille histoire. Elle débute en 1945 lorsque Jeanne Bucher, partie juste après la guerre à New York pour voir ses deux filles, y rencontre l'artiste. Immédiatement passionnée par son travail, elle rapporte quelques œuvres dans ses bagages avec l'intention de lui organiser à la fin 1946 une exposition dans sa galerie du boulevard du Montparnasse à Paris. Mais elle mourra un peu avant. Ce n'est que neuf ans plus tard, en 1955, que son petit-neveu et successeur Jean-François Jaeger organisera la première exposition monographique importante du peintre américain à Paris. Ce riche passé permet de proposer aujourd'hui une sélection de niveau muséal. Intitulée « *TOBEY or not to be* », montée en collaboration avec la collection particulière de Bueil & Ract-Madoux, l'exposition (la 7e au total chez Jeanne Bucher Jaeger), composée de 44 œuvres datées de 1940 à 1970, se présente comme la plus importante en France depuis celle organisée en 1961 par le Musée des arts décoratifs.

On y découvre ainsi *Untitled* (une gouache et tempera sur papier) de 1940 qui superpose un poisson et un oiseau : elle est l'une des toutes premières et rares œuvres de l'artiste alors encore figuratif. Elle est accrochée à côté d'*Animal Totem* (une tempera sur carton de 1944), l'une de celles rapportées par Jeanne Bucher en 1945. Un peu plus loin, prêtée par le Musée national d'art moderne-Centre Pompidou, à qui la galerie l'a vendue en 1968, *Unknown Journey* est l'une des deux plus grandes huiles sur toile (207 x 128 cm) peintes par Tobey, l'autre, *Red Sagittarius*, appartient au Kunstmuseum de Bâle. Voilà pour le livre des records.

Une quête du sublime

Sur le plan plastique, l'ensemble offre un parfait résumé de la cohérence de l'œuvre et de la démarche de celui qui est régulièrement considéré comme le précurseur de l'expressionnisme abstrait et le pionnier du « all over » – évidemment regardé par Pollock...

L'exposition rappelle que Tobey s'est nourri de ses nombreux voyages pour proposer une vision synthétique du monde et en conjuguer ses pôles opposés, le microcosme et le macrocosme (du tas de cailloux à la Voie lactée), l'Occident et l'Orient. Sur ce dernier aspect, l'accrochage, à part quelques pièces isolées, privilégie des groupes de cinq ou six œuvres, et montre à quel point ses pérégrinations ont influencé son travail. Tobey aimait séjourner longuement à l'étranger pour s'imprégner des cultures rencontrées aussi bien en Europe (Paris, Londres) qu'au Moyen-Orient (Liban, Israël), en Chine ou au Japon. Il ira jusqu'à se convertir à la foi Baha'ie et à apprendre la calligraphie chinoise et perse comme dans cette série de « Sumi » qui en sont directement inspirés. La cristallisation de toutes ses expériences atteint des sommets avec ses fameuses écritures blanches, des lacis de petites lignes blanches entremêlées dans lesquelles Tobey magnifie les sensations, les vibrations. Le tout guidé par une foi en l'universalité, une quête métaphysique, mystique, une recherche du sublime...

De façon plus terre à terre, il est difficile de connaître les prix des œuvres. « *C'est une exposition non commerciale. Rien ne sera à vendre pendant toute sa durée* », affirme Véronique Jaeger, la directrice de la galerie. Qui ajoute toutefois : « *Par la suite on verra.* » À bon entendeur... Bon nombre d'œuvres ne sont de toute façon pas à vendre. À titre indicatif, signalons qu'à l'exception de quelques pièces ayant atteint le sommet de 1 million d'euros environ, la cote de Tobey se situe plutôt entre 30 000 et 500 000 euros en fonction de la taille et de la date des œuvres. Soit nettement moins que les prix atteints par les autres grands abstraits américains – mais il ne faut pas oublier que Tobey n'a quasiment peint que des petits formats. On oserait donc presque dire des prix « modestes », comme le fut Mark Tobey toute sa vie.

Mark Tobey, Tobey or not to be,
jusqu'au 16 janvier 2021, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, 5, rue
de Saintonge, 75003 Paris.

Paris Diary

Presse numérique

Pays : France

Date : 12 octobre 2020

Journaliste : Laure de Gramont

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

Mark Tobey is rediscovered at Jeanne Bucher Jaeger

12 October 2020

Galerist **Jeanne Bucher** discovered **Mark Tobey** (1890-1976) in New York in 1945, just before her death, and the gallery pursued her love for the artist and organized his first personal exhibition in 1955 in Paris, followed by an exhibition at the Tate in 1956 and one at Musée des Arts Décoratifs in 1961. "The Wise man of Seattle" as he was nicknamed, is one of the founders of modernity and he influenced Donald Judd's minimalism, Cy Twombly's scripts, Brice Marden's encounters with Eastern art, Robert Ryan's romance with white. His works are present in many museums from Fondation Beyeler in Basel to MoMA, the Whitney, the Tate... Centre Pompidou in Paris lent a large painting "Unknown Journey" from 1966, acquired from Jeanne Bucher. Private collectors **Jean Gabriel de Bueil and Stanislas Ract-Madoux** lent ten works. Very influenced by Asia, this corpus of 40 paintings is magically set in the **Marais gallery** where his diversity of style and colors can truly explode.

I was very surprised by the refinement and sensitivity expressed by Mark Tobey in his mostly small formats. While he spent most of his life in America, in Wisconsin, where he was born, in Chicago where he trained, in Seattle where he lived, Tobey traveled a lot and moved to England to teach in Devonshire. There he met Bernard Leach the potter who had been raised in the East, in Hong Kong and Japan and they travelled together. This led to his "White writings", the calligraphy in white which he developed after discovering the Japanese art. A declared homosexual, he fled America for good in the mid fifties, during the McCarthy years, and moved to Basel where **Ernst Beyeler** welcomed him. In Europe he adopted the small formats which were not fashionable in America at the time but corresponded much more to his philosophy and spiritualism.

Converted to the Bahá'í faith in 1918, he moved to Seattle and searched the harmony that reigns between humanity and the whole of nature. He defined himself as neither abstract nor figurative and you can discover this well, in his paintings at the gallery. "Rive gauche" 1955 (Left Bank) for example, appears to be totally abstract and yet one imagines little characters dancing on the canvas. This is also true of the extraordinary "The Jazz Singer" of 1954. He was a close friend of John Cage and had started studying music in 1939.

The wonderful curator **François Mathey** wrote an essay on him when he organized the show at Musée des Arts Décoratifs and Janet Flanner also wrote a text in *l'Oeil*: both feature in the catalog. The space and the scenography of the show are very exceptional and you should definitely visit when you are in the Marais.

After the magnificent show on Maria Helena Vieira da Silva last year, **Galerie Jeanne Bucher Jaeger** demonstrates its talent with a powerful show which is not commercial. But who knows if you want to buy a Mark Tobey, they might find one for you? From Friday, October 16 to January 16, 5 rue de Saintonge, Paris 3.

Presse numérique

Pays : France

Date : 14 octobre 2020

Journaliste : Laurent Boudier

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

Pas de Fiac ? Profitez des galeries d'art qui restent ouvertes tout le week-end à Paris

Le contexte sanitaire actuel empêchant la Fiac de se dérouler, les galeries parisiennes s'organisent pour continuer à montrer le dynamisme de leurs artistes grâce à l'opération Le Pari(s). Au programme : David Hockney, Robert Rauschenberg, Mark Tobey...

Mark Tobey à la galerie Jeanne Bucher Jaeger



« Sur les pavés des rues et sur les écorces des arbres, j'ai découvert des univers entiers. Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement "l'art abstrait". L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie. Une chose impossible pour moi. » Tout palpite chez Mark Tobey, immense artiste américain qui pourtant reste un peu dans l'ombre. La faute à un esprit indépendant, rêveur, grand voyageur qui découvrit la Chine et le Japon, devint calligraphe, inventa une abstraction douce, faite de fines germinations de signes blancs sur le papier, dès les années 1930, et qui allait influencer l'art plus expressionniste de Pollock. Une rétrospective majeure.

Jusqu'au 16 janvier, galerie Bucher Jaeger, 5, rue de Saintonge, Paris 3e.

Presse papier

Pays : France

Date : 23 octobre 2020

Journaliste : Virginie Huet

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

LE MONDE DE L'ART | EXPOSITIONS

Paris

GALERIE
JEANNE BUCHER JAEGER

Mark Tobey, *Tobey or not to be ?*

« J'ai cherché un monde "un" mais pour le réaliser j'ai utilisé comme une masse tourbillonnante. Je n'assume aucune position définie. Peut-être que ceci explique la remarque faite par quelqu'un qui regardait une de mes peintures : Où est le centre ? » Ainsi parlait Mark Tobey, le « sage de Seattle » né voilà un siècle et trente ans, ce mystique dont l'œuvre abstraite, pareille à une mouche trop occupée à quadriller l'espace fouillé par ses yeux à facettes, jamais ne se pose. Sous une verrière de la rue de Saintonge, quarante-quatre visions – sorties notamment de la Collection de Bueil & Ract-Madoux – gesticulent et diffusent les ondes émises par une culture de microbes, l'écorce d'un arbre, la voûte céleste, une mélodie jazz ou le trafic des villes. Arachnéennes, ce sont autant d'épiphanies d'un converti à la religion bahaïe que la quête existentielle et humaniste mènera loin de son

Wisconsin natal, jusqu'en Israël à Haïfa, sur la tombe de Baha-Allah – le fondateur de sa foi –, ou au Japon près de Kyoto, dans un monastère zen où il séjourne un mois. Spirituel, extravagant, gay, Tobey plaît : Alfred Barr, le directeur du MoMA de New York, le soutient très tôt, une rétrospective l'honore au Whitney Museum en 1951, il rafle le grand prix de peinture à la Biennale de Venise en 1958... mais son indépendance d'esprit lui joue des tours. Aux grands formats « sensationnels et conquérants » de l'école de New York, ce pionnier du all-over, plus universaliste que patriote, préfère les modèles réduits discrets et méditatifs pour y opérer sa synthèse des civilisations. De sorte que ses « écritures blanches », cursives et condensées, scellent l'union de la calligraphie persane et des drippings de Pollock. Tel ce moine immobile quand tout s'agite autour de lui sur ce que l'on devine être une terrasse de café (*Rive gauche*, 1955), Tobey navigue dans le magma de la vie entre pleine conscience et détachement.

VIRGINIE HUET

Galerie Jeanne Bucher Jaeger, 5, rue de Saintonge, Paris III^e, tél. : 01 42 72 60 42, www.jeannebucherjaeger.com
Jusqu'au 16 janvier 2021.

37 / VENDREDI 23 OCTOBRE 2020

LA GAZETTE DROUOT

EN VENTE
Edgar Degas
Ce pastel est une étude pour l'une des danseuses d'un tableau conservé à la National Gallery de Washington

événement Les petites de la Bibliothèque, Georges Hebrun	rencontre Nathalie et Georges-Philippe Vallès	zoom Le jardin de Pascal Crozier à Varangéville-sur-Mer	L'AGENDA DES VENTES DU 24 OCTOBRE AU 1 ^{er} NOVEMBRE 2020
--	---	---	--



Mark Tobey (1890-1976), *Jazz Singer*, 1954, gouache, encre et crayon sur papier, 45,1 x 29,5 cm, courtesy Collection de Bueil & Ract-Madoux, Paris.

Régions

MUSÉE GRANET/
AIX-EN-PROVENCE

Pharaon, Osiris et la momie

Comme l'indique le titre de l'exposition, trois axes rayonnants ont été retenus par le commissaire scientifique Christophe Barbatin, conservateur général au département des Antiquités égyptiennes du Louvre, pour présenter la collection égyptienne du musée aixois : Pharaon, Osiris et la momie. Chaque section propose des pièces de première valeur, certaines uniques, comme les deux parois d'un mastaba de Saqqarah rapportées à la fin du règne de Louis XIV par un consul en poste au Caire, un relief contemporain de la pyramide de Khéops sans équivalent ailleurs, l'ensemble de bronzes du dieu de la mort et l'étonnante momie de varan du Nil, un animal qui n'est même pas mentionné dans la mythologie. Les institutions françaises et européennes sollicitées, dont le Louvre, mais aussi Lyon, Rennes, Leyde, Turin ou Heidelberg, ont prêté des œuvres offrant des

Presse numérique

Pays : France

Date : 23 octobre 2020

Journaliste : Laurent Boudier

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

Peinture

Tobey or not to be?

TTT On aime passionnément | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 16 janvier 2021 - Galerie Jeanne Bucher Jaeger - Espace Marais

Voir les dates



« *Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement "abstrait".*

L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible. » Mark Tobey, né en 1890 et mort en 1976, est un peu oublié, alors qu'il est un artiste immense, pionnier de l'art américain abstrait aux côtés de Pollock ou de Rothko, mais discret, rêveur et voyageur. Calligraphe du signe dans les années 1950, il est aussi l'auteur de paysages aux germinations blanches. Tout est rare, ouvert, vagabond et libre chez lui. La formidable rétrospective de la galerie Jeanne-Bucher-Jaeger, qui a emprunté des œuvres aux mains de particuliers ou de grands musées comme Beaubourg, est d'une superbe éloquence.

Laurent Boudier (L.B.)

Tags : [Expos](#) [Peinture](#)

INF|ERNO

Presse numérique

Pays : France

Date : 5 octobre 2020

Journaliste : Non renseigné

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

A LA UNE #55 NEWS ART SCÈNES ATTITUDES INTERVIEWS BIENNALE DE VENISE FESTIVAL D'AVIGNON INF|ERNO LA REVUE CONTACTS

MARK TOBEY, » TOBEY OR NOT TO BE? », JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS

Posted by *infernolaredaction* on 5 octobre 2020 · [Laisser un commentaire](#)

INF|ERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com www.inferno-magazine.com

Mark Tobey – « TOBEY or not to be ? » – Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais Space, In collaboration with the Collection de Bueil & Ract-Madoux – 16.10.2020 – 16.01.2021

On the occasion of the 130th anniversary of the birth of Mark Tobey (1890 – 1976), the exhibition offers a convergence of perspectives: that of the the Galerie Jeanne Bucher Jaeger, the artist's historical gallery in Europe, that of a French private collection, the Collection de Bueil & Ract-Madoux and that of a Museum the Mnam / Cci Centre Pompidou. For this exhibition, a catalogue has been published by Gallimard with contributions by Laurence Bertrand Dorléac, Cécile Debray, Dr. David Anfam, Etienne Klein, Stéphane Lambert and Thomas Schlessler.

In addition to the previous 2010 retrospective organized at the gallery by Véronique Jaeger to celebrate the 120th anniversary of the artist's birth, as well as the continuous presentations the gallery has regularly organized throughout the years, the gallery recently contributed, through the loan of works, to the important retrospective Mark Tobey: *Threading Light* (curated by Debra Bricker Balken) at the Peggy Guggenheim Collection in Venice and the Addison Gallery of American Art in Andover in 2017-2018, as well as to his 2018 solo exhibition at the Pace Gallery in New York.

This non-commercial solo exhibition presents some forty essential works by the artist spanning thirty years of creative activity, from 1940 to 1970. There hasn't been a solo exhibition of his works in a French Museum since the 1961 exhibition at the Musée des Arts décoratifs in Paris, nearly 60 years ago. The exhibition is scheduled to travel in Europe, first to Lisbon in 2021, then to Venice in 2022.

Tobey's international reputation grew, during his lifetime, mainly in Europe, where he had his first solo exhibition at the Jeanne Bucher Gallery in 1955. His work was shown in London in the Tate Gallery 1956 exhibition *American Painting*, alongside works by Kline, De Kooning, Motherwell, Pollock, Rothko and Clyfford Still. He was the second American, after Whistler, to win the Grand Prize of the Venice Biennale in 1958. His first exhibition in a French institution was at the Musée des Arts décoratifs in Paris in 1961. His settling in Basel in the early 1960s was facilitated by the active support of Ernst Beyeler. Mark Tobey was the subject of a retrospective at the New York MoMA in 1962, and again in 1976.

This discrete artist, nicknamed "the wise man of Seattle," was imperceptibly and progressively surrounded by an exceptional aura, that of a founder of modernity, of a mystical artist, but also of a philosopher of abstraction whose works are rare, intimate, dense, and deep. (Cécile Debray)

His works are now part of the collections of many prestigious international institutions, such as the Mnam / Cci Centre Pompidou in Paris, the Fondation Beyeler and the Kunstmuseum in Basel, the Guggenheim, Metropolitan Museum of Art, Museum of Modern Art, and Whitney Museum in New York, the Addison Gallery of American Art in Andover, Massachusetts, The Art Institute of Chicago, and the Tate London ...

The title *TOBEY or not to be ?* refers to Mark Tobey's English roots, through the voice of Shakespeare, to his existential quest, to his own questioning linked to his artistic, philosophical and spiritual approach; it also emphasizes Tobey's continued importance today by embodying the "to be".

To be. What is To Be in the contemporary era?

Image: Mark Tobey, Space Rose 1959 – Tempera on paper 15,7 × 11,8 in – Photographie by Jean-Louis Losi

GalleriesNow

Presse numérique

Pays : France

Date : 23 octobre 2020

Journaliste : Non renseigné

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

In addition to the previous 2010 retrospective organized at the gallery by Véronique Jaeger to celebrate the 120th anniversary of the artist's birth, as well as the continuous presentations the gallery has regularly organized throughout the years, the gallery recently contributed, through the loan of works, to the important retrospective *Mark Tobey: Threading Light* (curated by Debra Bricker Balken) at the Peggy Guggenheim Collection in Venice and the Addison Gallery of American Art in Andover in 2017-2018, as well as to his 2018 solo exhibition at the Pace Gallery in New York.

This non-commercial solo exhibition presents some forty essential works by the artist spanning thirty years of creative activity, from 1940 to 1970. There hasn't been a solo exhibition of his works in a French Museum since the 1961 exhibition at the Musée des Arts décoratifs in Paris, nearly 60 years ago.

The exhibition is scheduled to travel in Europe, first to Lisbon in 2021, then to Venice in 2022.

Tobey's international reputation grew, during his lifetime, mainly in Europe, where he had his first solo exhibition at the Jeanne Bucher Gallery in 1955. His work was shown in London in the Tate Gallery 1956 exhibition *American Painting*, alongside works by Kline, De Kooning, Motherwell, Pollock, Rothko and Clyfford Still. He was the second American, after Whistler, to win the Grand Prize of the Venice Biennale in 1958. His first exhibition in a French institution was at the Musée des Arts décoratifs in Paris in 1961. His settling in Basel in the early 1960s was facilitated by the active support of Ernst Beyeler. Mark Tobey was the subject of a retrospective at the New York MoMA in 1962, and again in 1976.

This discrete artist, nicknamed "the wise man of Seattle," was imperceptibly and progressively surrounded by an exceptional aura, that of a founder of modernity, of a mystical artist, but also of a philosopher of abstraction whose works are rare, intimate, dense, and deep. (Cécile Debray)

His works are now part of the collections of many prestigious international institutions, such as the Mnam / Cci Centre Pompidou in Paris, the Fondation Beyeler and the Kunstmuseum in Basel, the Guggenheim, Metropolitan Museum of Art, Museum of Modern Art, and Whitney Museum in New York, the Addison Gallery of American Art in Andover, Massachusetts, The Art Institute of Chicago, and the Tate London ...

The title *TOBEY or not to be ?* refers to Mark Tobey's English roots, through the voice of Shakespeare, to his existential quest, to his own questioning linked to his artistic, philosophical and spiritual approach; it also emphasizes Tobey's continued importance today by embodying the "to be".



Presse papier

Pays : France

Date : Novembre 2020

Journaliste : Fabien Simode

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

L'oeil #738

ÉDITO



PARI(S) Qui oserait dire que Paris n'est plus à la fête? Passé la douche froide des annulations de la Fiac et de Paris Photo, le monde de l'art parisien a choisi de ne pas se laisser abattre. Partout, dans les galeries, les salons, les musées et les fondations, on se retrousse les manches. Par amour de l'art, bien sûr. Pour survivre, aussi. Du côté des galeries, chaque bonne nouvelle est accueillie comme une victoire. Après le succès insolent d'Art Paris en septembre, le maintien coûte que coûte des salons Galeristes et Asia Now en octobre a redonné du baume au cœur à ce secteur durement

touché par la crise sanitaire et économique. Certains en sortent même renforcés, comme le salon Galeristes (qui a su transformer son positionnement local en message politique : « Une foire zéro kilomètre, zéro déchet »), quand Asia Now a su convaincre, grâce à son tropisme asiatique, les poids lourds parisiens privés de foires internationales de venir grossir ses rangs (à l'instar des galeries Perrotin, Almine Rech, Obadia et Georges-Philippe & Nathalie Vallois). L'ouverture en octobre de la puissante galerie new-yorkaise Lévy Gorvy, passage Sainte-Avoye, est, un an après l'arrivée de David Zwirner dans le Marais, une autre bonne nouvelle. Le recul prévisible de la place de Londres à la suite du Brexit a convaincu l'enseigne spécialiste de Calder, Fontana, de Kooning, Soulages ou Günther Uecker, de s'implanter à son tour à Paris. Mais ce n'est pas la seule raison : « Où, ailleurs qu'à Paris, peut-on discuter jusqu'à 2 heures du matin d'art, de philosophie ou de politique? », déclare Dominique Lévy, cofondatrice de la galerie, au journal *Le Monde*. En l'occurrence, on y parle ces derniers temps des expositions Ed & Nancy Kienholz et Mark Tobey. La première vient tout juste de se terminer à la Galerie Templon, la seconde de commencer chez Jeanne Bucher Jaeger. Deux monstres sacrés de l'art américain chez deux grandes galeries françaises,

pour deux accrochages où l'épithète « muséal » n'est pour une fois pas usurpée, voilà une autre nouvelle positive! Oui, les galeristes résistent. Ils font même le « Pari(s) » de leur survie, pour reprendre le titre de la communication imaginée par le Comité professionnel des galeries d'art pour « La semaine de l'art » en octobre. Et c'est bien de cette oreille que l'entendent les galeries Jérôme Poggi (qui a entièrement repensé son espace et sa stratégie) et Backslash (qui vient de réaliser d'importants travaux pour fêter les dix ans de l'enseigne). Ne pas se résigner, donc, et se laisser « transformer » par la crise, comme l'explique Jérôme Poggi au *Journal des Arts*.

CAPITALE(E) Dans les musées aussi, on relève le défi. « Giorgio De Chirico. La peinture métaphysique » au Musée de l'Orangerie, « Cindy Sherman » à la Fondation Louis Vuitton, « Victor Brauner » au Musée d'art moderne de Paris, « Les Olmèques » au Musée du quai Branly, « Matisse, comme un roman » au Centre Pompidou... Nombre d'expositions visibles cet automne sont des rescapées du confinement, mais à quel prix? « Albrecht Altdorfer, maître de la Renaissance allemande », par exemple, a bien failli ne pas ouvrir ses portes au Louvre. Programmé au printemps dernier, l'événement a d'abord été reporté, puis menacé lorsque l'Albertina Museum à Vienne, son coproducteur, a jeté l'éponge, faute de financement. Peu après, c'est l'Allemagne, grande pourvoyeuse des peintures d'Altdorfer, qui instaurait sa quarantaine, rendant difficile le prêt d'œuvres et leur transport jusqu'à Paris. Qu'à cela ne tienne, le Louvre est allé les récupérer à la frontière! Il faut s'en réjouir, tant l'exposition est exceptionnelle, comme l'est la programmation générale des musées de la capitale cet automne. Mais après? Ne faut-il pas, dans quelques mois, craindre le contrecoup de la crise? Le ralentissement de l'économie, la baisse prévisible des subventions et un certain fatalisme ne nous promettent-ils pas des lendemains qui déchantent? La question hante les esprits, même les plus résistants. Est-ce pour cette raison que François Pinault a annoncé, ces jours-ci, avancer l'ouverture des portes de la Bourse de commerce du printemps 2021 au 23 janvier prochain? Dans son communiqué, le collectionneur se réjouit que l'ouverture de son musée puisse contribuer, « après la dure année 2020 que traversent notre pays et le monde, à la renaissance de la vie culturelle à Paris ». Faute de miracle, toutes les nouvelles positives sont bonnes à prendre. Elles sont capitales pour l'avenir.

FABIEN SIMODE

Rédacteur en chef
fsimode@artclair.com

Presse papier

Pays : France

Date : Novembre 2020

Journaliste : Vincent Delaury

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

L'ACTUALITÉ DES GALERIES

FABRICE HYBERGalerie Telmah – Rouen (76)
15 novembre 2020

Le mois de septembre, Rouen accueille une nouvelle galerie associative installée dans l'âtre Saint-Maclou, le cœur de la ville: Telmah. Pour sa première exposition, celle-ci présente le travail de Fabrice Hyber, dont on connaît *de Bessines* ainsi qu'une sélection de ses POF (Prototypes d'objets fonctionnels), à l'instar de son *Balloon* créé au moment de la Coupe du monde de football en 1998 et inutilisable a priori seulement... — F. S.

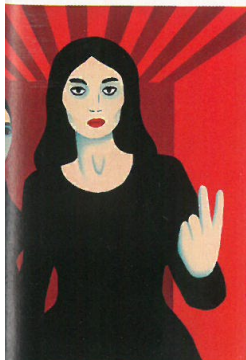
Hyber, Inéditions, Galerie Telmah, 186, rue de Martainville, Rouen, www.aitresaintmaclou.fr

MARJANE SATRAPIGalerie Françoise Livinec – Paris-8^e
28 novembre 2020

Bonne nouvelle! Voilà sept ans que Marjane Satrapi n'avait pas revu en galerie la peinture. Sa dernière exposition remonte à 2013 chez les Ateliers de la rue de la Harpe. Depuis, son art a gagné en maturité. Pour sa première présentation à la Galerie Françoise Livinec, Marjane Satrapi réalise une œuvre et réalisatrice franco-irakienne dévoile 15 acryliques sur toile, dont des femmes indépendantes peintes dans de larges plages de couleurs vives, réalisées par une multitude de couches multiples produisant un grand raffinement dans les nuances. Les prix, pour des œuvres inédites, se situent entre 70000 euros. Mais, si l'on est sur un budget plus réduit, on peut offrir la première lithographie proposée à 1850 euros ou bien l'original à partir de 900 euros.

— VINCENT DELAURY

Satrapi, Femme ou rien, Galerie Françoise Livinec, 24, rue de Penthièvre, Paris-8^e, www.francoiselivinec.com



5



4. Marjane Satrapi, Annonciation, 2020, 120 x 100 cm.
© M. Satrapi/Galerie Françoise Livinec.

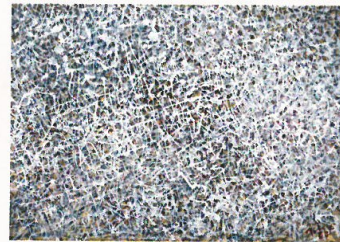
5. Bernard Réquichot, Sans titre, 1957, huile et collage sur toile, 73 x 93 cm. © Galerie Alain Margaron.

6. Mark Tobey, World, 1960, tempera sur papier, 12 x 17 cm.
© Jean-Louis Losi.

BERNARD RÉQUICHOTGalerie Alain Margaron – Paris-3^e
Jusqu'au 21 novembre 2020

Un travail n'appartenant à aucun courant ni à aucun mouvement, enfermé dans aucun genre ni aucun style. À la croisée du surréalisme et de l'art informel, l'œuvre de Réquichot (1929-1961) est tout simplement hors normes. Ses dessins, ses peintures et ses collages rappellent toutefois qu'il n'est pas hors de l'histoire de l'art. Réquichot est un artiste important. Les collectionneurs avisés le savent déjà. Les autres feraient bien de passer à la Galerie Alain Margaron pour s'en rendre compte. Compter 15 000 euros pour un dessin et de 80 000 à 150 000 euros pour les peintures. — FABIEN SIMODE

☎ **« Bernard Réquichot: Micro-Macrocosme »**, Galerie Alain Margaron, 5, rue du Perche, Paris-3^e, www.galerieamargaron.com

**MARK TOBEY**Galerie Bucher Jaeger – Paris-3^e
Jusqu'au 16 janvier 2021

Fêtant les 130 ans de la naissance du peintre américain Mark Tobey (1890-1976), figure majeure de l'expressionnisme abstrait américain, cette exposition monographique, regroupant une quarantaine d'œuvres importantes, principalement des temperas, datant de 1940 à 1970, propose un regard croisé entre la galerie historique de l'artiste en Europe (la Galerie Jeanne Bucher Jaeger), une collection particulière hexagonale (la collection de Bueil & Ract-Madoux) et une institution muséale (le Centre Pompidou). Si aucune pièce n'est pour l'heure à vendre, le beau catalogue accompagnant cette manifestation est vendu, lui, au prix public de 35 euros (éditions Gallimard), avec des textes de spécialistes éclairant pleinement la quête spirituelle de cette peinture zen au fourmillement de signes des plus fascinants. — V. DE.

☎ **« Tobey or not to be? Mark Tobey »**, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, 5, rue Saintonge, Paris-3^e, www.jeannebucherjaeger.com

Presse papier

Pays : France

Date : 27 octobre 2020

Journaliste : Laurent Boudier

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be?

Sortir • Arts & Expositions

Bons plans : 11 expos gratuites à voir pendant les vacances de la Toussaint à Paris

Une sélection de la rédaction

Publié le 27/10/20 mis à jour le 28/10/20

Partager



Peinture

Tobey or not to be?

TTT On aime passionnément | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 16 janvier 2021 - Galerie Jeanne Bucher Jaeger - Espace Marais

[Voir les dates](#)

PUBLICITÉ

« Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement "abstrait". L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible. » Mark Tobey, né en 1890 et mort en 1976, est un peu oublié, alors qu'il est un artiste immense, pionnier de l'art américain abstrait aux côtés de Pollock ou de Rothko, mais discret, rêveur et voyageur. Calligraphe du signe dans les années 1950, il est aussi l'auteur de paysages aux germinations blanches. Tout est rare, ouvert, vagabond et libre chez lui. La formidable rétrospective de la galerie Jeanne-Bucher-Jaeger, qui a emprunté des œuvres de la collection de Bueil et Ract-Madoux ou de grands musées comme Beaubourg, est d'une superbe éloquence.

Presse numérique

Pays : France

Date : Octobre 2020

Journaliste : Anne Eveillard

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

À CONTRE-COURANT

« Il marchait dans les rues de Seattle, en compagnie du compositeur John Cage. Ils se rendaient ensemble dans un restaurant, pour déjeuner. Normalement, il n'y avait qu'un quart d'heure de marche. Mais le trajet a duré trois fois plus longtemps, parce que Mark Tobey a montré à Cage tout ce que le musicien n'aurait pas vu s'il s'était baladé seul. » Cette anecdote racontée par Véronique Jaeger, directrice de la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, résume à elle seule l'ouverture d'esprit et la curiosité innée de Tobey. Le peintre américain, disparu en 1976, aurait eu 130 ans en 2020. L'occasion pour la galerie parisienne, où la première exposition personnelle de l'artiste a eu lieu en 1955, de le célébrer avec l'accrochage d'une quarantaine d'œuvres réalisées entre 1940 et 1970. Une prouesse menée en collaboration avec la Collection de Bueil & Ract-Madoux.

Les villes l'inspirent tout autant que les cailloux, les lichens, les étoiles...



Rive Gauche, 1955

Tempéra sur papier 61x91/24x35,8in

Signé et daté « Tobey 55 » en bas à droite

Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris - © Jean-Louis Losi

Il faut flâner dans les allées de cette galerie du Marais. Aller, venir, revenir... découvrir les inspirations du peintre au gré de ses voyages, ses errances, ses immersions. A chaque départ, il ne prenait qu'un aller, sans connaître sa date de retour. Lorsqu'il est parti au Japon, au milieu des années 1930, il a séjourné dans un monastère près de Kyoto : une étape clé pour la création de son écriture blanche. Lorsqu'il a vécu en Angleterre, où il enseignait à l'école de Dartington Hall, il y est resté sept ans... Parce qu'une fois sur place, il veut voir, savoir, apprendre, pour comprendre ce et ceux qui l'entourent. Normal pour un gamin du Wisconsin, qui a grandi dans la nature, sans culture, avec « peu de livres et le mot d'art absent de son vocabulaire », écrit la journaliste Janet Flanner en 1955. Alors comme le *Martin Eden* de Jack London, Tobey a soif de découverte. En 1922, il se forme à la calligraphie avec le peintre chinois Teng Kuei. Puis, ce sera l'écriture arabe et perse. Les villes l'attirent et l'inspirent tout autant que les cailloux, les lichens, les étoiles. Il n'aime pas les étiquettes, refuse d'être mis dans une boîte ou coincé entre les cloisons d'un courant artistique. Cette classe de l'inclassable le pousse sans cesse à se renouveler. D'où cette capacité à questionner aussi bien l'infiniment petit que l'immensité de l'univers. A l'image de ses œuvres, il incarne la liberté de penser, bouger, se mouvoir pour mieux émouvoir. Le titre de l'expo va d'ailleurs dans ce sens : *Tobey or not to be ?* fait référence au cheminement de l'artiste entre expériences anglaises – Shakespeare n'est pas loin -, quête existentielle, démarche spirituelle, regard sur le monde. On le qualifie d'artiste « abstrait ». A cela il répondait, dans une lettre datée de 1955 : « Sur les pavés des rues et sur les écorces des arbres, j'ai découvert des univers entiers. Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement « abstrait ». L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible. J'ai cherché un monde « un » dans mes peintures mais pour le réaliser j'ai utilisé comme une masse tourbillonnante. Je n'assume aucune position définie. Peut-être que ceci explique la remarque faite par quelqu'un qui regardait une de mes peintures : Où est le centre ? »

Lorsqu'elle a pensé l'accrochage de cette expo, dans sa galerie de 700 m², Véronique Jaeger ne s'est pas préoccupée du « centre » des œuvres de Tobey. Elle a été guidée par ce que celles-ci lui disaient. « Une œuvre s'apprend, se comprend et se vit », confie-t-elle. Autrement dit : chaque création s'appréhende à la fois comme une histoire sans parole et une communion avec l'artiste, sans pour autant dicter une interprétation. Chacun est libre. D'où cette invitation à la flânerie dans la galerie, à ne pas forcément suivre le sens de la visite, sortir du cadre, se faire son œil, son avis. L'idée : éviter les voies déjà tracées et imiter Tobey en naviguant à contre-courant tout en sachant où aller. A l'instar de cette expo monographique, « non commerciale », qui poursuivra sa route à Lisbonne en 2021, puis à Venise en 2022, ville où Tobey a obtenu le Grand Prix de la Biennale en 1958.

AILLEURS

GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER

MARK TOBEY

PARIS

Presse papier
Pays : France
Date : 31 octobre 2020
Journaliste : Bettina Wohlfarth
Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

FRANKFURTER ALLGEMEINE ZEITUNG

Kunstmarkt

SAMSTAG, 31. OKTOBER 2020 - NR. 254 - SEITE 13

Blumen für Afrika

Keine Fiac, aber eine Kunstwoche der Galerien
Von Bettina Wohlfarth, Paris

Auch die Fiac, die Pariser Messe für Gegenwartskunst jährlich im Herbst, muss...



Wird es für ihn abwärtsgehen? Dana Schutz, „Trump Descending an Escalator“, 2017. Öl auf Leinwand, 223,5 mal 190,5 Zentimeter. Zuschlag bei Phillips in London bei 550 000 Pfund (Taxe 380 000/580 000)

Es lief erstaunlich gut

Trump Descending an Escalator: Der Titel des Bildes beschreibt, was wir vor uns sehen – und gleichzeitig ein Ereignis, das viele Menschen...

Ergebnisse der Auktionen mit Moderne und Zeitgenossen in London und New York
Von Anne Reimers, London

Bei Christie's reüssierte Baselitz mit einem signierten Werk samt der Provenienz aus der Schweizer Sammlung...

Cherchez la femme!

Kein feiner Zug: Eine Giacometti-Bronze wird beworben – und hat dann keinen Preis

Eine seltsame Hybrid-Veranstaltung fand vom 20. bis zum 27. Oktober statt – durchaus als Sensation angekündigt: „Sotheby's to offer Alberto Giacometti's famed Grande femme I, in a sealed private sale.“

Die Art Cologne wird verschoben
Aufgrund der jüngsten politischen Entscheidung müssen die Art Cologne und die Cologne Fine Art & Design verschoben werden.

Die Art Cologne wird verschoben
Aufgrund der jüngsten politischen Entscheidung müssen die Art Cologne und die Cologne Fine Art & Design verschoben werden.

KETTERER KUNST
HERBSTAUKTION
11./12. Dezember 2020
VORBEREITUNG
FRANKFURT 20 Nov. | HAMBURG 22./23. Nov. | DÜSSELDORF 25./26. Nov.



David Hockney, „Apple Tree“, 2019. Öl auf Leinwand, 91,4 mal 121,9 Zentimeter

Presse

Pays : France

Date : 12 novembre 2020

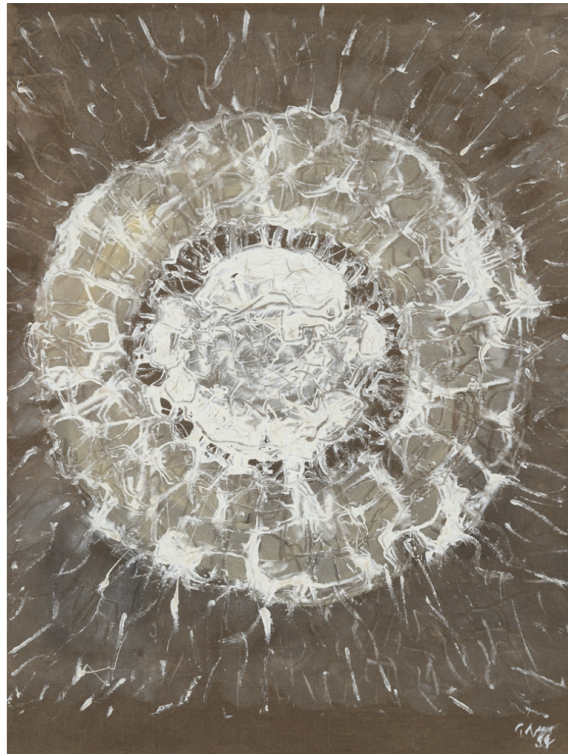
Texte : Olivier Schefer, Professeur d'Esthétique et de Philosophie de l'art, École des Arts de la Sorbonne

Directrice de la rédaction Art Interview : Fanny Revault

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

Les nids cosmiques de Mark Tobey

Par Olivier Schefer



**Exposition Mark Tobey, *Tobey or not to be ?*
Galerie Jeanne Bucher Jaeger
en collaboration avec la Collection de Bueil & Ract-Madoux**

Il faut aimer l'espace pour le décrire si minutieusement, comme s'il y avait des molécules de monde, pour enfermer tout un spectacle dans une molécule de dessin.

Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*.

*L'idée du microcosme est pour les hommes la plus haute idée.
/ Nous sommes ainsi des cosmomètres.*

Novalis

La première fois qu'il lui est donné de regarder la lune, à l'Observatoire de Paris, en 1834, au moyen de la lunette astronomique d'Arago, Victor Hugo observe et rêve le monde inconcevable, invisible, brillant au bout de son œil. « Si rien avait une forme, ce serait cela », note-t-il dans *Promontoire du songe*. Puis il s'étonne du lent mouvement de la lumière sur l'astre plongé dans le noir. Arago lui explique que le soleil vient de se lever sur la lune en rotation ; Hugo traduit : ainsi en va-t-il de certaines œuvres. Des chefs-d'œuvre longtemps plongés dans la nuit, des destins artistiques gelés sont soudain illuminés et nous découvrons, sidérés, un monde nouveau, vibrant, qui flotte au-dessus de nous.

L'étrange période que nous traversons est peut-être propice à la lente révolution de certains astres dont la face nous restait jusqu'à présent cachée. Retombés le bruit et la poussière aveuglante des grands batailles de l'art, nécessaires en leur temps, les mots d'ordre sur la figuration et l'abstraction, l'*Action Painting* des toiles de Pollock, saisissant l'acte de création sur le vif, mise en avant par le critique Harold Rosenberg ou la planéité moderniste littérale défendue par Clément Greenberg ; maintenant que nous n'avons plus rien à perdre, mais tout à espérer, voici que remontent à la lumière des œuvres qui travaillaient en silence, à deux pas de nous.

Pionnière, la galerie Jeanne Bucher Jaeger expose en 1955, pour la première fois en Europe, l'œuvre fascinante et méticuleuse, ni figurative ni proprement abstraite, de Mark Tobey (1890-1976). C'est aujourd'hui à une saisissante rétrospective de ses œuvres que la galerie nous convie. On y découvre, dans un souci de dialogue plus que de chronologie, son *Animal Totem* primitif de 1944, face à des encres de Chine sur papier de 1957, mais aussi une fascinante toile quasi pariétale, un monotype sur papier de 1961, en face duquel rayonne une œuvre qui pourrait passer pour une version très personnelle de Rothko, *Unknown Journey* de 1966, prêt de la Collection du Centre Pompidou. Le cheminement de l'exposition, subtilement accrochée, nous conduit dans un univers en suspension, des resserrements d'espace, des nids cosmiques où vivent couleurs et signes.



Untitled, 1961 Monotype sur papier 48,5 x 99cm – Signé et daté « Tobey 61 » en bas à droite Galerie Jeanne Bucher Jaeger

Artiste américain célébré de son vivant (le MoMa l'invite à prendre part à une exposition en 1929), proche de Lyonel Feininger et de Sam Francis, Tobey est pourtant une figure marginale de l'École de New York. Il serait plus juste de dire qu'il s'est lui-même mis à la marge. En 1952, Tobey écrit à Marian Willard, et sa correspondance abonde en propos de cette teneur : « Je ne veux pas tenir un rôle de leader dans la peinture américaine. Je veux peindre, c'est tout. » À la même, en 1958, lui qui éprouvait de l'admiration pour Mark Rothko, il confesse : « Je ne ressemble à personne, mais je me sens proche de Klee. La peinture moderne me déprime vraiment. Rien ne peut croître si c'est trop regardé [*Nothing can grow that is watched too much*] ». Trop regardé, trop observé, les feux de la rampe brûlent plus qu'ils n'éclairent. Comme si le temps de latence et de nuit froide, évoqué par Hugo, avait été nécessaire à la formation d'une œuvre, proche de celle de ses contemporains (on l'a vu en précurseur du *all-over* et du champ coloré) et pourtant si différente. Cette différence Tobey l'a lui-même explicitée : grand voyageur, il se convertit à la foi musulmane dissidente, Bahaïe, un syncrétisme mystique du XIX^e siècle qui prône l'unité de tous les êtres, l'égalité entre hommes et femmes, il étudie le Zen chinois, la calligraphie, comme on le voit dans ses encres, la série des *Sumis*. De son propre aveu, Tobey se tient de façon vertigineuse entre l'Orient et l'Occident, regardant l'un à travers l'autre.

Dans le texte du catalogue de l'exposition qu'il consacre au peintre [1], David Anfam montre combien les formats relativement petits et resserrés de Tobey, où grouille tout un monde de signes et de figures ébauchées, diffèrent des grandes toiles de Barnett Newman et de Clyfford Still, inspirées par quelque sublime géographique. La manière de Tobey, vivante et souvent apaisée, s'éloigne également de la gestuelle nerveuse, chaotique et diffuse de Pollock, dont les entrelacs projetés paraissent parfois se précipiter vers le spectateur et se presser sur les rebords de la toile comme pour en sortir. Chez Tobey, tout se joue en dedans, les signes se courbent, les tracés opèrent des mouvements de spires. L'artiste ne cherche pas à couvrir l'espace ni à sortir des limites de la peinture, mais à retourner l'œuvre vers un foyer imaginaire, à tenir l'infini dans les limites du fini. Comme pour appeler notre regard égaré par de multiples objets du monde, chez lui tout converge vers une intériorité d'autant plus dense qu'elle est dépourvue de centre stable et perceptible. S'il existe quelque chose comme un centre chez lui, celui-ci se donnerait à la manière d'un oxymore romantique (« Chaque ligne, écrit mystérieusement Novalis, est un axe du monde »), un centre qui se déplace, vibre de manière parfois pointilliste, se démultiplie en « multivers ».



Within itself, 1959 tempera sur papier 20,3 x 28,8 cm Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris © Photo Jean-Louis Losi

L'œuvre de Tobey – toiles, aquarelles, détrempe – n'est pas la trace d'un geste ou l'affirmation puissante d'un espace, elle tient entre ses doigts quelques foyers de matière et de vibrations lumineuses. La toile au titre emblématique, *Within Itself* (1959), à l'intérieur de soi, en soi-même – sorte de tapis sombre de laine impénétrable – ainsi que l'extraordinaire, *World* (1960) – tableau recouvert de fines lignes blanches – sont caractéristique de la propension de l'artiste à faire varier les échelles. Tout à son « imagination miniaturante », dirait Bachelard, le peintre semble révéler des mondes grossis à la lunette d'un microscope par l'acuité de son regard. Parfois il retourne le bout de l'objectif et le microscope, sous lequel grouillait une matière invisible à l'œil nu, se fait lunette astronomique, exploration d'astres lointains et de champs étoilés.

Les motifs chez Tobey ne sont ni des figures, à proprement parler, ni des formes géométriques ou des étendues colorées abstraites. L'artiste récusé ce terme ; abstraire est par l'étymologie *tirer de, extraire*, donc *isoler*. Tobey aspire plutôt à *unifier* les éléments disparates d'une conscience universelle, présente au fond du cosmos ou sur une simple feuille d'arbre nervurée. S'il y a chez lui du « spirituel dans l'art », ce n'est pas au moyen d'une symbolique des couleurs et des formes, comme chez Wassily Kandinsky. Le spirituel se manifeste par le biais de patients et de subtils tissages d'éléments, d'architectures réticulaires, d'équilibres de forces. C'est un art subtilement musical (ne pas oublier que Tobey composait) : « Que l'on perde le rythme du monde – on perd également le monde », notait encore Novalis. L'esprit qui anime et habite ces paysages intérieurs fait vibrer des champs énergétiques : mondes organiques (molécule, semence) et astrophysiques (planète, galaxie en expansion). « De l'infiniment petit aux limites de l'univers, notait finement Françoise Choay en 1961, son regard va questionner avec autant de passion une culture de microbes ou la voûte céleste. Il scrute aussi le monde des moisissures, la vie mouvante des eaux. »

S'il est un artiste qui prolonge aujourd'hui cette quête de spiritualité réconciliatrice, les préoccupations cosmiques et microscopiques de Mark Tobey, c'est probablement l'artiste allemande Evi Keller, découverte il y a quelques années par la galerie Jeanne Bucher Jaeger. Cette œuvre immense, désignée sous un même vocable, *Matière-Lumière*, fourmille de détails et de mondes en extension, comme les toiles de Tobey. Evi Keller a faite sienne l'ambition de *romantisation du monde* de Novalis : unifier le fini et l'infini, le visible et l'invisible, la matière nocturne et le feu théophanique. Quand Tobey peint d'énigmatiques vibrations de couleurs, pluies d'atomes et nuages flottants, il capte des fragments d'univers en de petites fenêtres. Evi Keller élargit le champ pictural, en faisant vivre ses matières au sein de vastes toiles recouvertes de cendres et de pigments, mais aussi à travers des photographies et des vidéos, elle travaille également sur de délicats morceaux transparents de toiles plastiques peintes en bleu, noir et or, friables comme de l'écorce. Du grand au petit, du petit au vaste, l'unité en devenir de cette œuvre est celle d'un *corps* : non pas l'enveloppe particulière du moi, mais le corps intérieur, celui de l'âme incorporée, et le corps externe du cosmos aux multiples galaxies. Notre matière charnelle, rappelle l'artiste, est consubstantielle à l'univers, elle est composée d'eau, de carbone, d'azote, d'hydrogène. On ne cesse de répéter, notait déjà Henri Bergson dans *Les Deux sources de la morale et de la religion*, que notre corps est bien peu de chose au regard de l'univers, pourtant « si notre corps est la matière à laquelle notre conscience s'applique, il est coextensif à notre conscience, il perçoit tout ce que nous percevons, il va jusqu'aux étoiles. »

L'œuvre d'Evi Keller se tient au croisement de la matière dont nous sommes faits et de la lumière en laquelle d'anciennes civilisations plaçaient le principe intelligible suprême, le soleil même du vivant. En remontant plus loin, car les changements d'échelle sont aussi des voyages temporels, nous verrions les hommes de la Préhistoire animer, c'est-à-dire doter d'âme, au moyen de torches, d'éclats de feu, les parois des cavernes et la vie souterraine ambiante. Les premiers artistes, dessinateurs aux « mains d'or » pour reprendre la belle expression de François Warin [1] sont aussi les plus atemporels, tels Mark Tobey et Evi Keller. En sortant de la grotte de Lascaux, Picasso remarquait, rappelle Warin : « On n'a jamais rien fait de mieux ... et nul d'entre nous ne peut en faire autant. »

Chez Evi Keller : un soleil trempe dans l'eau noire de la grotte ; des filaments de sang gouttent sur des feuilles d'or ; une muraille dure et graniteuse s'évapore en un voile léger et fluide.

Et tandis que nous parlions et regardions ailleurs, voici que le soleil se lève sur la lune, révélant, écrivait Hugo, une œuvre lumineuse qui attendait patiemment dans la pénombre.

Olivier Schefer

[1] Mark Tobey, *Tobey or not To be ?*, Paris, Gallimard, 2020.

[2] François Warin, *Au commencement la beauté. De Chauvet à Lascaux*, Paris, Arléa, 2020.

Presse papier

Pays : France

Date : Novembre 2020

Journaliste : Olivier Paze-Mazzi

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

MARCHÉ DE L'ART

MARK TOBEY DANS LA LUMIÈRE

Nichée dans le Marais, la galerie Jeanne Bucher Jaeger orchestre cet automne un bel hommage au peintre américain Marc Tobey (1890-1976), célébrant ainsi le 130^e anniversaire de sa naissance. Monographique et non commercial, l'accrochage vient remettre sur le devant de la scène un artiste jusqu'alors délaissé par les institutions muséales françaises : organisée par le Musée des Arts Décoratifs, sa dernière exposition d'envergure date en effet de 1961. Sollicités par les collectionneurs Jean-Gabriel de Bueil et Stanislas Ract-Madoux, qui ont découvert l'artiste il y a une quinzaine d'années, Véronique et Emmanuel Jaeger ont immédiatement accepté d'unir leurs forces afin d'honorer celui qui avait enthousiasmé leur arrière-grand-mère Jeanne Bucher à New York en 1945 : c'est d'ailleurs dans sa galerie qu'a eu lieu en 1955 sa première exposition personnelle. Complétée par le prêt d'une importante huile sur toile du Centre Pompidou, la présentation retrace en une quarantaine d'œuvres réalisées entre 1940 et 1970 la carrière de ce « vieux maître de la jeune peinture américaine », héritier de Monet, qui fascina Pollock et Twombly. Considérant que l'abstraction et la figuration composaient les deux faces d'un même visage, il s'imposa par une peinture vibrante d'énergie dont la spiritualité puise ses racines dans la foi Bahaï qu'il avait embrassée en 1918 afin de poursuivre sa quête d'une harmonie universelle. O.P.-M.

« Mark Tobey : *Tobey or not to be ?* », jusqu'au 16 janvier 2021 à la galerie Jeanne Bucher Jaeger – Marais, 5 rue de Saintonge, 75003 Paris. www.jeannebucherjaeger.com
Catalogue, Gallimard, 192 p., 35 €.

Mark Tobey, *Jazz Singer*, 1954. Gouache, encre et crayon sur papier, 45,1 x 29,5 cm.
© Courtesy Collection de Bueil & Ract-Madoux, Paris



Presse papier

Pays : France

Date : 28 octobre 2020

Journaliste : Valérie Duponchelle

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

Le meilleur de la semaine culturelle

LES MINIATURES DE MARK TOBEY, PARIS APRÈS VENISE

De l'infiniment petit au tissage souple de la peinture, c'est le miracle hypnotique de ce peintre américain que la Collection Peggy Guggenheim de Venise avait célébré presque en sourdine, dans le chaos bruyant de la Biennale de Venise 2017. À l'occasion des 130 ans de la naissance de Mark Tobey (1890-1976), voici un regard croisé entre la galerie historique de l'artiste en Europe, la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, la Collection de Bueil & Ract-Madoux et le Centre Pompidou. Cette exposition monographique, non commerciale, présente une quarantaine d'œuvres majeures de l'artiste, trente années de création, de 1940 à 1970. Comme une Voie lactée ou l'art vu au microscope, la peinture de Mark Tobey est un monde en soi, un résumé plastique des flux et du concept temps qu'une palette presque atone rend délicat comme la porcelaine. Indice ? Gallimard édite le catalogue avec historiens de l'art et scientifiques, de Laurence Bertrand Dorléac et Cécile Debray à Étienne Klein et Thomas Schlessler.

V. D.

■ « *TOBEY or not to be ?* », jusqu'au 16 janvier, Galerie Jeanne Bucher Jaeger-Marais, 5, rue de Saintonge (3^e).

Presse papier

Pays : France

Date : Novembre 2020

Journaliste : Laurent Boudier

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

Tobey or not to be ?

À la galerie Jeanne Bucher Jaeger – Espace Marais.

Jusqu'au 12 fév. 2021.

TTT « Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement "abstrait". L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible. »

Mark Tobey, né en 1890 et mort en 1976, est un peu oublié, alors qu'il est un artiste immense, pionnier de l'art américain abstrait aux côtés de Pollock ou de Rothko, mais discret, rêveur et voyageur. Calligraphe du signe dans les années 1950, il est aussi l'auteur de paysages aux germinations blanches.

Tout est rare, ouvert, vagabond et libre chez lui. La formidable rétrospective de la galerie Jeanne Bucher Jaeger, qui a emprunté des œuvres de la collection de Bueil et Ract-Madoux ou de grands musées comme Beaubourg, est d'une superbe éloquence.

Presse papier

Pays : France

Date : 19 novembre 2020

Journaliste : Rafael Pic

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

Vu EN GALERIE

Toujours pas de réouverture annoncée pour les galeries d'art mais l'espoir renaîtra prochainement. Et derrière leurs portes closes, les expositions programmées continuent de vivre leur vie silencieuse...

Par Alison Moss, Marion Bellal et Rafael Pic



Courtesy Jeanne Bucher Jaeger.

Vue de l'exposition «
TOBEY or not to be»
de Mark Tobey à la galerie
Jeanne Bucher Jaeger.



Collection de Bueil et Ract-Madoux.

Mark Tobey, *Totem*,
1954, tempera sur papier, 25,4 x 19,7 cm.

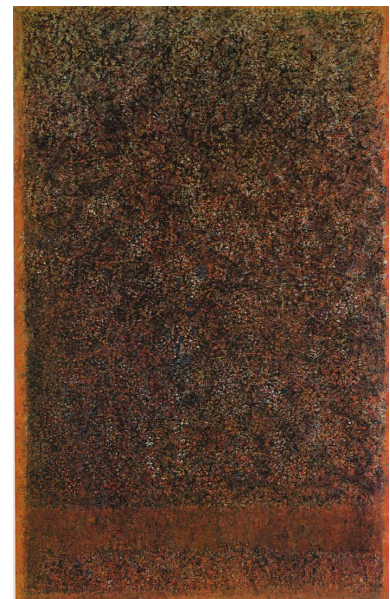
Mark Tobey

GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER

75 ans de fidélité

Une œuvre du Centre Pompidou dans une galerie privée ? Le cas est suffisamment rare pour être souligné. Mais c'est un juste retour de l'histoire : le tableau, *Unknown Journey*, avait été acheté par Germain Viatte pour le musée national d'Art moderne, à la galerie. « *Dans des circonstances particulières, rappelle Emmanuel Jaeger : rue de Seine, en plein Quartier latin, en mai 68 !* » Comme un certain nombre de pièces exposées, il n'est pas à vendre : le reste de l'accrochage provient du fonds de la galerie (une trentaine d'œuvres) et d'une collection jeune mais en plein essor, celle de Stanislas Ract-Madoux et Jean Gabriel de Bueil, qui voulaient montrer leurs trésors dans un cadre très curaté et quasi-muséal (le catalogue chez Gallimard en fait foi). Le parcours permet de découvrir les différentes facettes d'un artiste étonnant, travailleur solitaire, en perpétuel renouveau, aux antennes sans cesse ouvertes sur le monde (il apprend l'arabe, est considéré comme leur égal par les calligraphes japonais, se met au piano à 50 ans jusqu'à devenir quasi virtuose)... Il montre surtout le rôle des galeries dans le temps long : Jeanne Bucher découvre Mark Tobey à New York en 1945, son successeur et petit-neveu Jean-François Jaeger est le premier à l'exposer en Europe en 1955 (à 97 ans, il est l'une des mémoires vivantes de la période) et, trois quarts de siècle plus tard, la troisième génération continue de le montrer. R.P.

« TOBEY or not to be » Jusqu'au 12 février 2021. 5, rue de Saintonge, 75003 Paris
jeannebucherjaeger.com



Centre Pompidou/MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/Image Centre Pompidou, MNAM-CCI/Adagg, Paris, 2020.

Mark Tobey, *Unknown Journey*,
1966 huile sur toile, 207 x 128 cm.

Presse papier

Pays : France

Date : Décembre 2020

Journaliste : Manuel Jover

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

récit d'une vie

Nom:
Tobey

Prénom:
Mark

Profession:
peintre

Particularité:
voyageur

Il fut le plus européen des peintres américains. Ou le plus asiatique...
L'exposition de la galerie Jeanne Bucher Jaeger remet en lumière
un artiste célèbre et pourtant méconnu : Mark Tobey (1890-1976).

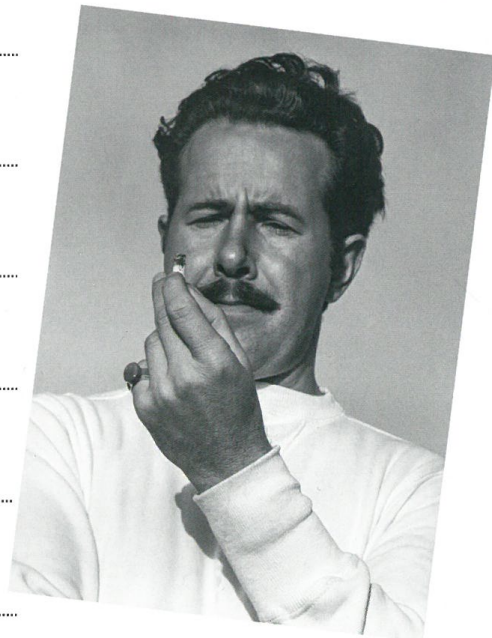
/ Texte Manuel Jover



En bas Mark Tobey,
Composition N°1,
1957, encre
sur papier maroufflé
sur toile,
61 x 97,8 cm
COURTESY COLL. DE BUEIL
& RACT-MADOUX, PARIS.

À droite Space
Rose, 1959,
tempera sur
papier, 40 x 30 cm
COLL. PART. COURTESY
GAL. JEANNE BUCHER
JAEGER, PARIS.
© J.-L. LOSI.

Ci-dessous Edward
Weston, *Mark Tobey*,
Carmel, CA, 1931,
tirage argentique,
24 x 17 cm
WILLARD GAL. ARCHIVES,
MIAMI, JOHNSON,
© JOSH NEVSKY,
ADDISON GALLERY OF
AMERICAN ART.



C'est la première exposition parisienne de grande ampleur depuis la rétrospective du musée des Arts décoratifs en... 1961. C'est dire s'il était urgent de revenir sur cet artiste passionnant mais sans doute trop discret, du moins au regard de ce qu'il est convenu d'attendre de la peinture américaine telle qu'on nous l'a vendue depuis l'après-guerre : héroïque, musclée, virile, géante par ses formats, nationale et conquérante. Or, Tobey est l'antithèse de tout cela. Et il est d'une génération antérieure à celle des Expressionnistes abstraits. Il naît en 1890, dix ans après Picasso, vingt-deux ans avant Pölock. Mais la complexité de sa personnalité humaine et artistique, les qualités fines de son art, pourraient bien lui conférer, aujourd'hui, une actualité et une pertinence nouvelles. Né d'un père charpentier et d'une mère couturière, dans une petite ville du Wisconsin, il étudie à l'Art Institute de Chicago. Puis il s'installe à New York, en 1911, devient illustrateur de mode, connaît ses premiers succès. La visite, en 1913, de l'« Armory Show », grande exposition d'art moderne d'importance historique, lui révèle, entre autres, l'œuvre de Marcel Duchamp. L'iconique *Nu descendant un escalier* lui fait une forte impression : il n'oubliera pas de sitôt cette leçon de désintégration dynamique des formes. Cinq ans plus tard, il fait la connaissance de Duchamp.

récit d'une vie

Page de droite, en haut *Within itself*, 1959, tempera sur papier, 20,3 x 28,8 cm, détail
COURTESY JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS. ©J.-L. LOSI.

En bas *White Space*, 1955, tempera sur papier, 20,5 x 31,5 cm, détail
COLL. PART. COURTESY GAL. JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS. ©J.-L. LOSI.

Ci-contre *Animal Totem*, 1944, tempera sur carton, 31 x 17,5 cm
COURTESY JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS. ©J.-L. LOSI.

Mais aussi de Juliet Thompson, artiste infiniment moins célèbre, qui elle aussi lui apporte une révélation, non artistique mais spirituelle : la foi bahaïe. Le bahaïsme est une religion fondée en 1844 en Iran, qui, proche en cela de la plus récente pensée holistique, proclame la convergence de toutes les grandes aspirations humaines, religions, philosophies, sciences, vers un même idéal qui est l'unité spirituelle de l'humanité. Après trois mois de retraite dans le Maine, Tobey se convertit à cette nouvelle foi, parfaitement adaptée à sa curiosité intellectuelle qui le conduira, sa vie durant, à explorer la diversité et la richesse des cultures du monde. En 1922, le voici installé à Seattle, sur la Côte Ouest. Son récent mariage vole en éclats, et pour cause, il est homosexuel. Plus tard dans sa vie, il aura le courage d'assumer sa sexualité – dans une société foncièrement homophobe – et vivra au grand jour ses amours avec le linguiste américain d'origine suédoise Pehr Hallsten, rencontré en 1939 et qui deviendra son compagnon. Mais pour l'heure, c'est une autre rencontre qui est décisive, sur le plan artistique et intellectuel : celle de l'étudiant chinois Teng Kwei, qui l'initie aux techniques de la peinture chinoise et à la philosophie extrême-orientale.

Naissance des White Paintings

Toute sa vie, Mark Tobey sera un grand voyageur, explorant plus particulièrement l'Europe, l'Extrême et le Moyen-Orient. En 1925, il visite Paris, Barcelone, Istanbul, Beyrouth, Haïfa, Le Caire... En 1931 il s'installe au Royaume-Uni, pour plusieurs années. Il est artiste-résident au Dartington Hall, dans le Devonshire, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses voyages. Notamment au Japon, où il reste un mois dans un monastère zen, étudiant la calligraphie, les enseignements zen, l'art du haïku, le tir à l'arc, la méditation... Son art, bien sûr, se nourrit de toutes ces expériences et de la notion orientale d'un effacement du moi. Il trouve son expression majeure et définitive dans l'élaboration d'une « écriture » plastique où les signes se répètent et se superposent à l'infini, donnant l'impression d'une nappe fluctuante, d'un tissu luminescent, de myriades d'atomes ou de galaxies enchevêtrées, visions micro ou macrocsmiques... Cet art culmine dans les fameuses *White Paintings*, dites aussi

Écritures blanches, qui ont fait la célébrité du peintre. Les choix formels de Tobey, petits formats, support papier, usage de l'encre, la tempera ou l'aquarelle, le rattachent à des traditions européennes (on pense à Klee, à Wols, aux artistes de l'Informel) ou asiatiques, plutôt qu'au standard américain défini par les peintres de l'Expressionnisme abstrait. Ceux-ci, pourtant, lui sont redevables : c'est Tobey, dès 1935, qui affirme le « *all over* », c'est-à-dire le recouvrement égal de toute la surface, jusqu'aux bords, par une matière picturale non hiérarchisée, multidirectionnelle et comme en expansion. Cette notion de « *all over* » allait bientôt être théorisée (Clement Greenberg) et affichée comme étant l'une des conquêtes de l'Expressionnisme abstrait... dont Tobey est donc l'un des pères.

Même si la nature de son art fait de lui un artiste un peu à l'écart, un peu secret, Mark Tobey n'en fait pas moins une brillante carrière, repéré et exposé par Alfred Barr Jr au MoMA de New York dès 1930, bien connu en France (la galerie Jeanne Bucher lui offre sa première exposition personnelle européenne en 1955), reconnu internationalement à la Biennale de Venise de 1958, où il remporte le Grand Prix de peinture. Mais c'est à Bâle que cet « *Américain dans le monde* », comme on pourrait l'appeler, choisit de s'installer, en 1960, jusqu'à sa mort quinze ans plus tard. « *Il était notre Picasso américain* », aurait alors déclaré John Cage.



À VOIR

★★★ L'EXPOSITION « MARK TOBEY. TOBEY OR NOT TO BE ? », galerie Jeanne Bucher Jaeger, 5, rue de Saintonge, 75003 Paris, 01 42 72 60 42, jeannebucherjaeger.com du 16 octobre au 12 février. Non commerciale, elle réunit les œuvres de la galerie, de la collection de Bueil & Ract-Madoux et du Mnam/Cci Centre Pompidou.

À LIRE

LE CATALOGUE de l'exposition (195 pp., env. 120 ill., 35 €).

Presse papier**Pays :** France**Date :** 25 novembre 2020**Journaliste :** Heidi Ellison**Exposition :** Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

TOBEY OR NOT TO BE

THE AMERICAN PICASSO

November 25, 2020 | By [Heidi Ellison](#) | [Exhibitions](#)

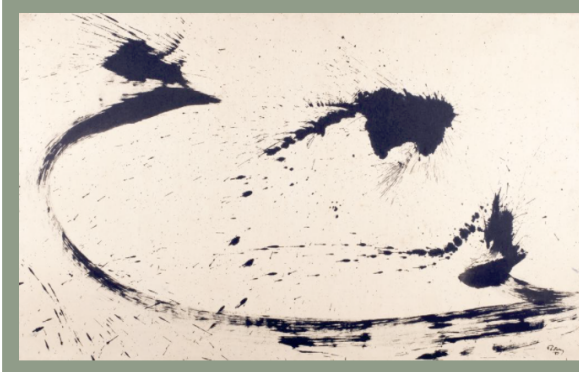
I rarely review gallery shows on Paris Update because there are just so many of them in the city that it would be outside the scope of the site, but every once in a while an exhibition goes beyond the usual commercial interests and presents a museum-style show that is worth a close look.

The Galerie Jeanne Bucher Jaeger, founded in 1925 by Jeanne Bucher and now run by her great-grandchildren Véronique and Emmanuel Jaeger, impressed me a year ago with a stunning show of the work of Portuguese artist Maria Helena Vieira da Silva (click [here](#) to see a video presentation of it) and is now showing “Tobey or Not To Be” at its beautiful Marais space. Many of the works by the American abstract painter Mark Tobey (1890-1976) belonged to Jeanne Bucher, who first brought Tobey to France, while others came from the private Bueil & Ract-Madoux Collection and the Centre Pompidou’s MNAM/CCI.

Although he was well-known in his lifetime and exhibited in most of the leading American museums, including MoMA, and Paris’s Musée des Arts Décoratifs in 1961, Tobey – dubbed the “American Picasso” by John Cage – has been more or less forgotten today.

Influenced by the work of Monet and himself an influence on other painters, including Jackson Pollock and Cy Twombly, Tobey was an outlier in his time in many ways: a homosexual who converted to the Bahá’í faith, he began his career as a fashion illustrator and traveled extensively, spending much time in Asia, the Middle East, Mexico and Europe, and eventually settling in Basel, Switzerland.

Tobey has been called the “father of Abstract Expressionism,” but these small-format, extremely subtle paintings don’t jump off the wall at you as the works of American Abstract Expressionists often do. This is not “action painting” (although there is a lot of activity in some pieces); It might better be called “meditation painting.”



"Composition No. 1" (1957).
 Courtesy Collection de Bueil &
 Ract-Madoux, Paris © D.R.

Among the works on show is a series inspired by Japanese calligraphy, but the more representative works are the allover paintings. Some, like the monotype "[Untitled, 1961](#)," call to mind ancient cave paintings (but with no figures), while other, very different works positively teem with quasi-figurative elements, like "[Circular Composition](#)" (1958). Some, like "Space Rose" (1959; pictured at the top of this page), look like explosions on paper.



"Escape from Static" (1968).
 Courtesy Jeanne Bucher Jaeger,
 Paris. © Photo Jean-Louis Losi

Then there are the infinitely subtle "white writing" paintings, like "Escape from Static" (1968), in which the near-allyer pattern of delicate white lines with a few daubs of color is abruptly interrupted at the bottom of the work by a horizontal line, below which the colors in the painting seem to rain down in streaks, an aberration that explains the title while offering relief from the uniformity of the rest of the work and suggesting the existence of another world.

"Tobey or Not To Be" can be visited online, but if possible, I recommend seeing it in person once the gallery reopens. The end date has been extended to February 12, 2021, and a bilingual French-English catalog, published by Gallimard, can be ordered from the gallery's [website](#).

Sortir

Presse papier

Pays : France

Date : 2 décembre 2020

Journaliste : Laurent Boudier

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

C'est ouvert !
Depuis le samedi 28 novembre, les galeries d'art sont de nouveau autorisées à recevoir du public. Voici une sélection d'expositions que l'on peut dès maintenant visiter. Avant de retrouver les musées à partir du mardi 15 décembre. Si tout va bien.

TOUTES LES EXPOS
SUR TELERAMA.FR

Sélection critique par
**Laurent Boudier (Art),
Frédérique Chapuis
(Photo) et
Bénédictine Philippe
(Civlisations, Sciences)**

Art

Robert Rauschenberg – Night Shades and Phantoms

Jusqu'au 5 déc., 10h-19h (sf lun., lun.), galerie Thaddaeus Ropac, 7, rue Debelleyme, 3^e, 01 42 72 99 00. Entrée libre.
La galerie Ropac affiche en cette fin d'année une alléchante proposition. On se souvient des fameuses et novatrices *combine paintings*, réalisées à New York par Robert Rauschenberg dans les années 50. Des uppercuts visuels de peintures, collages et assemblages d'objets récupérés. On verra ici deux séries de 1991, « Night Shades » et « Phantoms », des gravures miroitantes composées de photographies personnelles de l'artiste, imprimées sur aluminium, comme autant d'images morcelées et réassemblées. On y revient.

Sam Szafran

Jusqu'au 5 déc., 9h30-12h30, 14h30-18h30 (sf dim., lun.), galerie Claude Bernard, 7-9, rue des Beaux-Arts, 6^e, 01 43 26 97 07. Entrée libre.
Il expose le premier, en France, le lord de la peinture Francis Bacon. Il a aussi montré Giacometti, César, Paul Rebeyrolle ou encore Peter Blake et Sam Szafran. Comme un cognac ambré, hors d'âge, le magnifique marchand Claude Bernard ouvre presque en cachette une exposition qui rend hommage à son ami, le vif et rugueux Sam Szafran, mort en septembre 2019 à l'âge de 84 ans. Avec une suite intime

de dessins des années 60 et 70 – personnage happé dans le vide, homme au sol au torse massif –, les traits cisaillent l'espace et font vibrer les blancs du papier. Le privilège d'une rencontre dans un cabinet de dessins.

Tobey or not to be ?

Jusqu'au 12 fév. 2021, 10h-18h (sf lun., dim.), galerie Jeanne-Bucher-Jaeger – Espace St Germain, 53, rue de Seine, 6^e et Espace Marais, 5, rue de Saintonge, 3^e, 01 42 72 60 42. Entrée libre.
« Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement "abstrait".

L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible. » Mark Tobey, né en 1890 et mort en 1976, est un peu oublié, alors qu'il est un artiste immense, pionnier de l'art américain abstrait aux côtés de Pollock ou de Rothko, mais discret, rêveur et voyageur. Calligraphe du signe dans les années 1950, il est aussi l'auteur de paysages aux germinations blanches. Tout est rare, ouvert, vagabond et libre chez lui. La formidable rétrospective de la galerie Jeanne-Bucher-Jaeger, qui a emprunté des œuvres de la collection de Bueil et Ract-Madoux ou de grands musées comme Beaubourg, est d'une superbe éloquence.

Photo

John Chiara – La poussière des anges

Jusqu'au 7 fév. 2021, 14h-19h (sf lun.), 12h-19h (sam.), 11h-17h (dim.), galerie Miranda, 21, rue du Château-d'Eau, 10^e, 01 40 38 36 53. Entrée libre.
Angyalöld signifie « poussière des anges » en hongrois. C'est aussi le nom d'un quartier de Budapest où, l'an dernier, l'Américain John Chiara a remorqué son appareil photo géant. Il y a fait des prises de vue suivant la technique du sténopé : les images se développent sans négatif, instantanément, en l'occurrence sur de grandes feuilles de papier, sur lesquelles le photographe intervient manuellement et de façon aléatoire. Il crée ainsi des effets étonnants : la ville semble prendre feu, les arbres projettent leurs ombres fluorescentes sur les façades obscures, donnant un aspect quelque peu psychédélique aux images.

Galleries d'art



Tobey or not to be ?

Jusqu'au 12 fév., galerie Jeanne-Bucher-Jaeger.

Ce n'est le résultat d'aucune manipulation sur Photoshop, car seule la photographie, soit l'enregistrement de l'empreinte de la lumière, intéresse John Chiara ! La galerie propose aussi une sélection de livres de photographes étrangers et de petits éditeurs.

Sabine Weiss – Vivian Maier

Jusqu'au 30 jan. 2021, 14h-19h (sf lun., mar., dim.), galerie Les Douches, 5, rue Legouvé, 10^e, 01 78 94 03 00. Entrée libre.
Deux femmes sont à l'honneur à la galerie Les Douches. Il y a d'abord Sabine Weiss, avec une sélection de clichés piochés dans ses archives. Y sont exposées ses images coups de cœur, prises en marge de ses commandes de reportages. L'ensemble retrace une vie de voyages, de rencontres, l'espace d'un instant – le temps d'une photo. On découvre également dans la galerie une dizaine de photos de l'énigmatique Américaine Vivian Maier. Parmi les milliers d'images qu'elle produisit se trouvent de nombreux autoportraits pris entre 1953 et 1970. Dans le reflet des vitrines, des miroirs ou encore avec son ombre projetée sur le bitume. À voir.

Voyages

Jusqu'au 20 fév. 2021, 14h-19h (sf lun., mar., dim.), galerie Guigon, 39, rue de Charenton, 12^e, 06 07 04 84 86. Entrée libre.
Chaque année, depuis quarante ans, le galeriste Guigon attend l'été pour partir en voyage. Il va voir. Pour revenir avec des pellicules qui, une fois développées, recréent une présence tangible de ce que son œil a croisé – plutôt le droit, « car l'autre, dit-il, ne fonctionne pas bien ». Dans le viseur du voyageur, la réalité se révèle plus simple, plus brute, d'abord parce qu'elle est, ici, en noir et blanc et que l'image est resserrée sur son sujet. Le hors-champ et son désordre éventuel ne sont pas visibles. Il y a des enfants de Chine, de Mauritanie, de Thaïlande et d'ailleurs. Des déchirures de lumière d'où émergent des regards, des gestes, des rencontres improbables, comme ce cheval blanc solitaire dans une rue de Bénarès. Un album de jolis souvenirs à feuilleter...

il se fait artiste la nuit, où il peint ses visions d'un éden contemporain, paisible et sensuel. Ses tableaux s'inspirent de ses voyages autour du monde, entre ville et nature, dans un style frais et léger, proche de l'illustration. Julien Calot lâche, avec la décontraction d'un surfeur, ses personnages sur la toile, hommes et femmes. Avec bonheur, entre ciel et terre, on les suit !

Marjane Satrapi – Femme ou rien

Jusqu'au 30 déc., 11h-19h (sf lun., dim.), galerie Françoise Livinec, 24, rue de Penthièvre, 8^e, 01 40 07 58 09. Entrée libre.
Autrice de romans graphiques primés, dont le fameux *Persepolis*, adapté au cinéma, et réalisatrice, Marjane Satrapi est aussi peintre. Exposée pour la première fois en 2013 chez Jérôme de Noirmont, elle présente aujourd'hui le fruit de sept ans de travail exigeant à la galerie Françoise Livinec. Soit quinze portraits de femmes en grand format, et rien d'autre. Elles ont le cheveu noir, l'œil ourlé de khôl, la silhouette sensuelle et la bouche écarlate. Une cigarette, un livre, un bâton à la main, elles assument, en robe rose ou rouge vif, une posture forte sur le devant de la toile. L'arrière-plan est minimaliste. Seuls comptent les corps, ce qui se dit, ce qui se tait, ce qui se transmet entre ces femmes, amies, sœurs ou mères... Marjane Satrapi peint comme elle vit, en exploratrice, en entier.

Civlisations

Carolyn Carlson

Jusqu'au 20 déc., 11h-19h tjlj, 14h-18h (dim.), galerie Isabelle Gounod, 13, rue Chapon, 3^e, 01 48 04 04 80. Entrée libre.
Carolyn Carlson a réalisé ses premières encres en s'initiant à la méditation zen pendant ses années de formation, dans l'effervescence artistique new-yorkaise des années 60. La joie de ces gestes spontanés est venue nourrir son travail de danseuse et de chorégraphe majeure. Dans une pratique d'art total, l'écriture s'ajoute à la calligraphie. Montré notamment à la Bibliothèque nationale de France (2013) et à La Piscine de Roubaix (2017), ce travail graphique s'expose chez Isabelle Gounod. La ligne et le mouvement s'unissent sur le papier. Le pinceau danse, les mots s'alignent. Un moment suspendu de poésie pure.

Julien Calot – Passengers

Jusqu'au 19 déc., 11h30-19h (sf dim.), 14h-19h (sam.), galerie Claire Corcia, 323, rue Saint-Martin, 3^e, 09 52 06 65 88. Entrée libre.
La couleur est partout, témoignant d'un besoin vital. Chez Claire Corcia, Julien Calot la fait vibrer sur tous les tons dans ses peintures. Directeur artistique le jour,

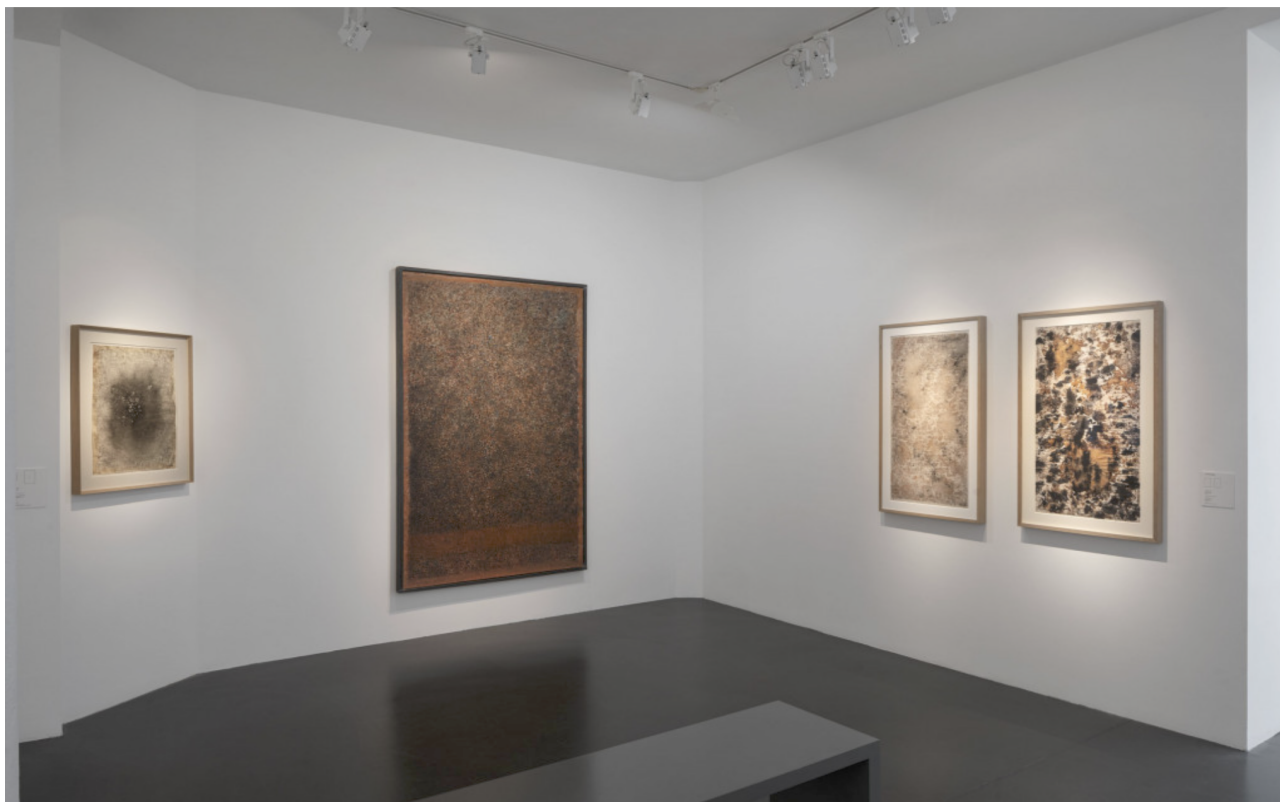
Whils – Momentum

Jusqu'au 23 déc., 11h-19h (sf lun., dim.), galerie Magda Danysz, 78, rue Amelot, 11^e, 01 45 83 38 51. Entrée libre.
Star internationale de l'art urbain, Whils aime repousser les limites de sa recherche dans l'art plastique. Dans cette nouvelle exposition, le nombre d'œuvres et de techniques expérimentées est impressionnant. Installation lumineuse, compression de tôles gravées, assemblage de plaques marquées à l'acide, fragments de murs sculptés au laser, strates de plexiglas... L'artiste portugais « fossilise » à sa manière le temps présent, joue sur la lumière pour redonner à l'humain sa place première. Des œuvres fortes, un message profond.

OCCASION UNIQUE

C'est précisément parce qu'aucun espoir d'une exposition Mark Tobey (1890-1976) dans une institution ne se dessinait que Véronique et Emmanuel Jaeger ont décidé d'en déployer une dans l'espace du Marais de la galerie Jeanne Bucher Jaeger (jusqu'au 12 février 2021). En une quarantaine d'œuvres, réunissant celles appartenant au fonds de la galerie (où elles figurent dès 1945) et les prêts de deux collectionneurs passionnés, Jean-Gabriel de Bueil et Stanislas Ract-Madoux, c'est une vraie rétrospective qu'ils proposent. Ils ont même obtenu le prêt par le Centre Pompidou d'un des rares grands formats de l'artiste que le musée avait acquis auprès de la galerie en 1968 ! L'occasion est unique de découvrir ou redécouvrir une œuvre charnière de l'abstraction américaine, à qui Paris offrit une rétrospective dès 1961 au Musée des arts décoratifs, avant d'être, il est vrai, marginalisée. Parce qu'il travaillait principalement sur papier, par son tropisme oriental et son intériorité, Tobey ne correspond pas à l'idée qui a été forgée ensuite de l'abstraction américaine : expressionniste, héritière des avant-gardes européennes et embrassant de très grands formats. Dans les années 1950, son œuvre partage bien des aspects avec celle d'Ad Reinhardt, avec qui il était lié, notamment par la recherche d'un espace *all over*, c'est-à-dire d'un espace où chaque coup de pinceau a la même importance que tous les autres à la surface du tableau, ou plutôt "bataille" avec tous les autres pour s'imposer sur cette surface. Le premier devint l'ascète des *Black Paintings*, le second le virtuose de "l'écriture blanche" : en vérité, un grouillement de couleurs qui semblent lutter, ou se conjuguer, on ne sait, pour ramener en surface la pleine lumière. En dépit de leurs petites dimensions, ces œuvres qui à la fois captivent le regard et le dispersent sont hors format !

Sous l'influence de la calligraphie chinoise ou persane, Tobey s'essaye à toutes sortes de gestes, expérimente le collage, le grattage, la technique du monotype. Le plus surprenant, chez cet abstrait apparemment radical, ce sont les réminiscences figuratives qui parfois se laissent deviner comme dans un flottement de la pré-conscience, ainsi dans le très beau *River Fog* de 1970. Toute cette richesse, qui fait prendre conscience qu'on ne saurait donc réduire Tobey à "l'écriture blanche", apparaît, il faut le dire, à travers un accrochage qui n'est pas chronologique, mais purement intuitif, qu'on ne s'autoriserait sans doute pas dans un musée. C'était un plaisir de voir Véronique Jaeger me le commenter en jubilant.



Couv. et image ci-dessus : Vues de l'exposition Mark Tobey, *Tobey or not to be?*, galerie Jeanne Bucher Jaeger – espace Marais, Paris, 2020, Ph. Hervé Abbadie.

Or, quelques jours auparavant, à quelques mètres de là, à la galerie Denise René qui n'est plus, hélas, que dans le Marais, Denis Kilian, le directeur, me faisait valoir de la même façon sa petite rétrospective (jusqu'au 16 janvier 2021) de Jesús Rafael Soto (1923-2005). Avant les surfaces pulsátiles de Tobey, j'avais contemplé celles, vibratoires, d'un des pionniers de l'art cinétique. Là aussi, l'accrochage, juxtaposant des œuvres appartenant à des séries différentes, mettait en évidence l'étendue du registre de l'artiste, beaucoup moins systématique que certains de ses collègues de la même école. C'est un coloriste raffiné : ainsi, avec ces fines tiges roses et violettes flottant devant un fond rayé blanc sur noir d'un côté, noir sur blanc de l'autre, mais aussi dans son utilisation des bruns et même d'un vert caca d'oie. Dans une sorte d'alcôve, la juxtaposition de l'austérité d'un grand carré noir qui vient précisément en avant d'un fond aux deux tiers de ce vert, et d'un autre relief où un autre carré noir, se trouve avoir malicieusement un côté... oblique, était particulièrement réussie. L'exposition présentait aussi un ensemble de maquettes pour les sphères virtuelles monumentales (si on peut dire les choses comme ça) faites de tiges colorées suspendues, et des multiples accrochés, comme il se doit, par paires d'une même édition.

Ces expositions (1) sont réussies parce que d'une certaine façon, elles racontent l'histoire commune de l'artiste et de la galerie. On ne vous demande pour entrer ni billet, ni réservation, il n'y a pas de file d'attente, et si vous avez envie de poser une question, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'être collectionneur ou critique reconnu pour qu'on vous réponde.

Pour être juste, signalons que le Centre Pompidou rend hommage aux marchands d'art à travers des salles qui leur sont consacrées dans les collections. Après un premier parcours où figuraient d'ailleurs Jeanne Bucher et Denise René, un deuxième vient d'être mis en place, allant de Léonce Rosenberg à Claude Givaudan.

Catherine Millet



Mark Tobey, *Escape from Static*, 1968, tempera sur papier, marouflé sur panneau / *tempera on paper, mounted on panel*, 67 x 48,5 cm, Court. Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Ph. Jean-Louis Losi

Presse papier

Pays : France

Date : Décembre-Janvier 2020

Journaliste : Stéphane Guégan

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

EXPOSITIONS

Ouvrir l'horizon

› Stéphane Guégan

Près de soixante ans nous séparent de la dernière rétrospective parisienne de l'œuvre de Mark Tobey (1890-1976). Et aucune institution muséale ne nous promet pareille fête... Le peintre qu'on tenait alors pour essentiel serait-il descendu de son étoile, comme certaines stars de l'après-guerre? L'hommage du musée des Arts décoratifs, durant l'hiver 1961, avait bien hérissé quelques poils parmi ceux qui entendaient faire barrage à l'abstraction américaine, cuisinée, ajoutait-on, à la sauce orientale. De fait, l'artiste déjà âgé de 70 ans, installé en Suisse, avait fait de beaux voyages, non pas en ramasseur d'exotisme, mais en observateur immergé. La Chine et son souffle d'encre noire, le Japon et le « vide plein » du zen, découverts successivement en 1934-1935, rendirent désormais impossible une peinture qui ne fût pas écriture, communication entre les deux infinis, vibration de bord à bord, abstraite et figurative à la fois. À partir de là, usant de matières légères aux effets subtils de transparence et de palimpseste, Tobey se laissa porter par ses propres signes, nés du geste preste, producteurs d'énergie positive et flottant à la surface d'un espace dont on sent qu'il ne préexiste

pas aux formes, aux forces plutôt, qui le mettent en mouvement. Adeptes du *perpetuum mobile*, il se félicitait d'avoir capté la vie sans l'éteindre et de ne jamais laisser le « regardeur » s'abandonner au repos de la contemplation banale. La foi unanimiste qu'il portait exigeait davantage de son public toujours plus vaste.

Le succès du « sage de Seattle » fut tel qu'il reçut en 1958 les plus hautes récompenses de la Biennale de Venise, exploit qu'aucun peintre américain n'avait renouvelé depuis Whistler... C'en était trop, par exemple, pour Pierre Restany, le gourou des nouveaux réalistes et le champion français de l'ironie duchampienne, furieux que son pays fasse si bon accueil à « l'école du Pacifique » et à sa « contamination extrême-orientale ». Autant dire une peinture fumeuse, de religiosité suspecte, quand la modernité, évidemment laïque, ne devait obéir qu'à la déconstruction du vieil ordre social. François Mathey, l'audacieux directeur du musée des Arts décoratifs, n'ignorait rien du danger d'importer sur les cimaises françaises un artiste qui divisait tant. La galerie Jeanne Bucher, certes, l'avait exposé dès 1955 et certains ténors de l'art informel, comme Michel Tapié, soutenaient cet intimisme paradoxal, puisque hanté par le grand tout et la confrontation des cultures (et non leur fusion indifférenciée). La préface de Mathey au catalogue de 1961 reste la meilleure introduction à l'artiste. Un événement surtout lui semblait résumer l'exigeante personnalité de Tobey. En effet, né en 1890 dans le Wisconsin, formé à Chicago et vite doté d'un beau métier, le jeune peintre ne résista pas longtemps à New York. Dans les années dix, toute la modernité européenne, de Picasso à Klee, y était visible, disponible, recyclable, jusqu'au *Nu descendant l'escalier* de Duchamp, choc de l'Armory Show. En 1913, Tobey ne fut pas le seul visiteur à croiser sa frénésie scandaleuse. Lui se situe, pour l'heure, aux antipodes de pareil défi, et, illustrateur de mode, excelle dans le portrait de société, chic et sensuel.

Et puis vient le coup de tête de 1922. Tobey file à Seattle, face au Pacifique, et se décide à « tout recommencer » (Mathey). Sa récente conversion au bahaïsme a précipité le grand saut et stimulé une envie d'ouvrir l'horizon. S'impose l'hygiène des voyages. À Paris, il fait la connaissance de Gertrude Stein, papesse et collectionneuse insatiable du modernisme parisien. En relève un tableau comme *Middle West* (1929), bien que

Tobey y corrige son sage cubisme d'une allégeance appuyée au régionalisme vernaculaire. À l'instar de Tom Benton, premier maître de Jackson Pollock, Tobey chante la terre américaine, ses fermes et ses granges sous un ciel immense, signe d'élection. La vue plongeante et la matrice du sol conserveront une importance déterminante après la rencontre de l'Asie et la rupture abstraite que nous avons dites. Ciel et terre, d'ailleurs, sont réversibles comme le vide et le plein, l'arc et la cible, autant de pratiques auxquelles Tobey noue sa peinture. L'écoute de la musique, Bach et Rameau d'abord, c'est l'autre accès à une vaporisation du moi qu'il expérimente aussi, en lecteur de Baudelaire et de Huysmans, dans l'agitation des villes modernes. Si les musées français ont boudé le plus européen des Américains, la galerie Jeanne Bucher lui est restée fidèle. La créatrice du lieu fit sa première acquisition en 1945, à New York même, elle marque de son joyeux totémisme le seuil de l'exposition que ses successeurs, en pleine association avec les collectionneurs passionnés Jean-Gabriel de Bueil et Stanislas Ract-Madoux, ont organisée et ouverte en pleine épidémie (1). La seule vue de ses quarante monotypes et œuvres *a tempera*, dont un prêt insigne du Centre Pompidou, vous vaccine contre la morosité et le désabusement post-anthropocène. *Tobey or not to be?*: c'est le titre de cette exposition réparatrice, en tous sens.

1. Exposition « Mark Tobey. Tobey or not to be ? », Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, jusqu'au 16 janvier 2021, catalogue [Gallimard](#).

Les Echos

Presse papier

Pays : France

Date : 3 décembre 2020

Journaliste : Judith Benhamou

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*



Par **Judith Benhamou**

Publié le 2 déc. 2020 à 17:15

Les défenseurs de l'art contemporain « made in France » aiment bien dire que l'histoire de l'art récente est injuste et qu'il était préférable d'être américain pour être valorisé en tant qu'artiste abstrait dans l'après-guerre. Ils soulignent qu'avant les « drippings » de Jackson Pollock (1912-1956), le Français André Masson (1896-1987) avait déjà expérimenté les fameuses coulures. Mais il existe une injustice au sein même de la vaste école américaine : il valait mieux faire partie de l'écurie new-yorkaise des expressionnistes abstraits et être un homme pour être reconnu ([voir l'article consacré à la femme de Pollock, Lee Krasner, dans « Les Echos » du 14 octobre 2020](#)).

Le peintre abstrait américain Mark Tobey (1890-1976) fait partie des victimes de cet arbitraire de la postérité. Une galerie parisienne Jeanne Bucher Jaeger lui consacre, dans le Marais, une exposition en 40 oeuvres, réalisée en collaboration avec les collectionneurs français Jean-Gabriel de Bueil et Stanislas Ract-Madoux. Certes, Tobey fut une star en son temps, mais on ne l'a pas revu à Paris en grand depuis 1961, année d'une rétrospective au musée des Arts décoratifs. Il exposa au Moma de New York dès 1929 et, en 1958, obtint le grand prix de la Biennale de Venise. Mais est-ce parce qu'il était de Seattle, parce qu'il résida à la fin de sa vie à Bâle, parce qu'il réalisait de petits formats, ou parce qu'il s'intéressait à la spiritualité asiatique, qu'il a été ensuite oublié ?

Quête spirituelle


Tobey est un original. En 1918, il se convertit au bahaïsme, une religion monothéiste d'origine perse. Dans les années 1920, il est initié à la calligraphie orientale et à la signification spirituelle de la ligne. Il va les intégrer à son travail. L'exposition chez Jeanne Bucher Jaeger s'ouvre sur les années 1940 avec « Animal Totem », une toile à mi-chemin entre la composition surréaliste et la représentation d'un objet amérindien.

Son abstraction va par la suite revêtir plusieurs formes. Il pratique une peinture de chevalet toute en matière, qu'on devine en quête de spiritualité. Il convient de l'observer de loin pour apprécier le halo de lumière qui s'en dégage et de près pour constater l'infinité des détails, comme celle d'une vue au microscope. C'est le cas dans « Unknown Journey », de 1966, une toile dans les tons marron prêtée pour l'occasion par le Centre Pompidou. A la fin des années 1950, Tobey se prend aussi au jeu d'une calligraphie asiatique qui semble mariée à la technique du dripping. Ne manquez pas cette remarquable exposition intimiste, qui fait l'objet d'un excellent catalogue, paru chez Gallimard.

art&culture

Mark Tobey, un abstrait dans le Marais

Judith Benhamou

 @judithbenhamou

Les défenseurs de l'art contemporain « made in France » aiment bien dire que l'histoire de l'art récente est injuste et qu'il était préférable d'être américain pour être valorisé en tant qu'artiste abstrait dans l'après-guerre. Ils soulignent qu'avant les « drippings » de Jackson Pollock (1912-1956), le Français André Masson (1896-1987) avait déjà expérimenté les fameuses coulures. Mais il existe une injustice au sein même de la vaste école américaine : il valait mieux faire partie de l'écurie new-yorkaise des expressionnistes abstraits et être un homme pour être reconnu (voir l'article consacré à la femme de Pollock, Lee Krasner, dans « Les Echos » du 14 octobre 2020).

Le peintre abstrait américain Mark Tobey (1890-1976) fait partie des victimes de cet arbitraire de la postérité. Une galerie parisienne Jeanne Bucher Jaeger lui consacre, dans le Marais, une exposition en 40 œuvres, réalisée en collaboration avec les collectionneurs français Jean-Gabriel de Bueil et Stanislas Ract-Madoux. Certes, Tobey fut une star en son temps, mais on ne l'a pas revu à Paris en grand depuis 1961, année d'une rétrospective au musée des Arts décoratifs. Il exposa au MoMA de New York dès 1929 et, en 1958, obtint le grand prix de la Biennale de Venise. Mais est-ce

EXPOSITION

**Mark Tobey.
Tobey or Not To Be ?**

Galerie

Jeanne Bucher Jaeger,

Espace Marais.

Jusqu'au 12 février.

parce qu'il était de Seattle, parce qu'il résida à la fin de sa vie à Bâle, parce qu'il réalisait de petits formats, ou parce qu'il s'intéressait à la spiritualité asiatique, qu'il a été ensuite oublié ?

Quête spirituelle

Tobey est un original. En 1918, il se convertit au bahaïsme, une religion monothéiste d'origine perse. Dans les années 1920, il est initié à la calligraphie orientale et à la signification spirituelle de la ligne. Il va les intégrer à son travail. L'exposition chez Jeanne Bucher Jaeger s'ouvre sur les années 1940 avec « Animal Totem », une toile à mi-chemin entre la composition surréaliste et la représentation d'un objet amérindien.

Son abstraction va par la suite revêtir plusieurs formes. Il pratique une peinture de chevalet toute en matière, qu'on devine en quête de spiritualité. Il convient de l'observer de loin pour apprécier le halo de lumière qui s'en dégage et de près pour constater l'infinité des détails, comme celle d'une vue au microscope. C'est le cas dans « Unknown Journey », de 1966, une toile dans les tons marron prêtée pour l'occasion par le Centre Pompidou. A la fin des années 1950, Tobey se prend aussi au jeu d'une calligraphie asiatique qui semble mariée à la technique du dripping. Ne manquez pas cette remarquable exposition intimiste, qui fait l'objet d'un excellent catalogue, paru chez Gallimard. ■

Presse numérique

Pays : France

Date : 4 décembre 2020

Journaliste : Marina Hemonet et Alice Martinot-Lagarde

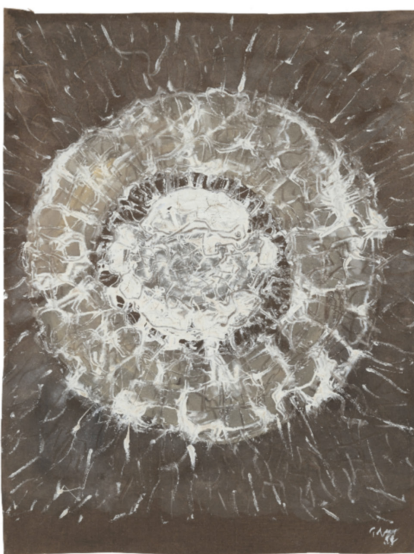
Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

Les toiles abstraites de Mark Tobey à la galerie Jeanne Bucher Jaeger

Galerie historique de l'artiste depuis sa première exposition en 1955, la galerie Jeanne Bucher Jaeger consacre une nouvelle exposition monographique au peintre abstrait Mark Tobey à l'occasion des 130 ans de sa naissance, grâce à une collaboration avec la Collection de Bueil & Ract-Madoux et le Centre Pompidou. *TOBEY or not to be?* revient sur les origines anglaises de l'artiste par cette référence à Shakespeare, soulignant dans la démarche artistique du peintre un rapport au spirituel et une quête sur le sens de l'existence.

TOBEY or not to be?, jusqu'au 21 février 2021, galerie Jeanne Bucher Jaeger, Espace Marais, 5, rue de Saintonge, 75003 Paris.

www.jeannebucherjaeger.com



L'Eventail

Presse papier

Pays : France

Date : Décembre 2020

Journaliste : Stéphanie Dulout

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

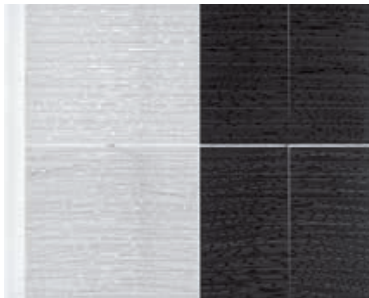
EXPOSITIONS PARIS PAR STÉPHANIE DULOUT



MARTIN BARRÉ RÉTROSPECTIVE

"Je ne peins pas des Vénus ou des pommes [...] Je peins des peintures, des propositions picturales, des questions sur/à la peinture." Béances, lignes, grilles, biffures... décentrées et tronquées: voici les formes minimalistes, que prennent les propositions picturales de Martin Barré. Grand pape de l'abstraction radicale (1924-1993), il vise à transgresser/déjouer les règles d'harmonie et d'équilibre de la représentation pour révéler un espace pictural dépassant le cadre du tableau: rejetés vers les bords de la toile, les motifs nous donnent à voir le vide... Il faut s'y plonger.

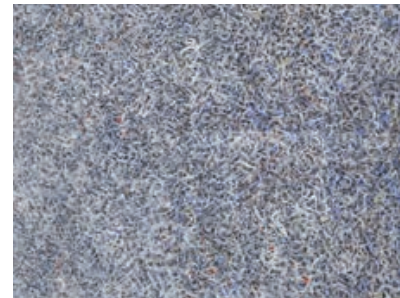
Jusqu'au 04.01 • Centre Pompidou, 4° centrepompidou.fr



CARRÈMENT SOTO

Figure majeure de l'art cinétique, Jesús-Rafael Soto (1923-2005) participa en 1955 à l'exposition *Le Mouvement* organisée par la galerie Denise René, instaurant la dynamique optique comme fondement de l'œuvre conçue non plus comme un espace plat et opaque mais comme un relief mouvant, variant au gré des fluctuations de l'air et de la lumière. Consacrées aux années 1960-1990, cet hommage montre comment les recherches de dématérialisation et d'ambiguïté spatiale par les vibrations optiques et lumineuses ont conduit l'artiste vénézuélien à approcher l'immatérialité.

Jusqu'au 22.12 • Galerie Denise René, Paris 3° deniserene.fr



MARK TOBEY

"J'ai cherché un monde *un* dans mes peintures, mais pour le réaliser j'ai utilisé comme une masse tourbillonnante." Happé par ce maelström transmutant *all-over* l'infiniment petit en infiniment grand, le regard se perd dans les tableaux de celui dont la jeune scène artistique new-yorkaise des années 1960 fit son "Picasso américain". "Mystique errant", Mark Tobey (1890-1976) pratiqua une peinture méditative visant à réunir le macrocosme et le microcosme dans un fourmillement de signes mus par le souffle spirituel du geste calligraphique oriental.

Jusqu'au 16.01 • Galerie Jaeger, 3° jeannebucherjaeger.com



COURANTS VERTS

Un squelette de baleine parsemé de cristaux d'alun brillants comme des diamants (Ackroyd & Harvey), des papiers noircis au charbon peints par la pluie et le vent (Fernando Prats), des squelettes de coraux pris dans une gangue protectrice de dentelles de coton (Jérémy Gobé, *Corail Artefact-Sculpture*)... Voici réunis des artistes adeptes du combat écologique. Plasticiens, vidéastes, performers... représentatifs du "courant vert" dénoncent, dans des œuvres fortes, le réchauffement des océans, la déforestation et le surpâturage, la pollution, entre autres "écocides".

Jusqu'au 31.01 • Espace Fondation EDF, 6° fondation.edf.com



ITALIA MINIMAL

La galerie Tornabuoni présente une sélection d'œuvres de ses artistes-phares à travers le prisme du minimalisme. Aux côtés d'un monochrome noir tout en croûtes et craquelures d'Alberto Burri (*Nero Cretto*, 1973), la toile extroflexe d'un blanc immaculé d'Enrico Castellani – une très sculpturale et théâtrale *Superficie bianca* laissant percevoir sous sa toile une ligne cloutée – fait bel effet... De même que les monochromes en plastique perforé sur châssis (Dadamaino), carrés de coton *Achrome* (Manzoni), toile perforée (Scheggi) ou incisée (Fontana, *Concetto spaziale*, 1965).

Jusqu'au 22.12 • Tornabuoni Art Paris, 8° tornabuoniart.com



AUBREY BEARDSLEY

Puisant à la fois dans le décadentisme, l'Art nouveau et le Symbolisme, le théâtre d'ombres et les estampes japonaises, l'œuvre dessinée d'Aubrey Beardsley témoigne d'un indéfectible amour du "beau bizarre". Dandy prolifique et virtuose, mort à vingt-cinq ans de la tuberculose après avoir connu un succès fulgurant, à Londres, dans les années 1890, il suscita au début du siècle un véritable "Beardsley boom". Ses illustrations de la Salomé d'Oscar Wilde sont présentées aux côtés d'autres planches plus grotesques ou paillardes, voire obscènes, au trait tout aussi corrosif.

Jusqu'au 10.01 • Musée d'Orsay, 7° musee-orsay.fr

© COURTESY APPLICAT PRAZANI PARIS, MARTIN BARRÉ, ADAGP PARIS 2020, ART DIGITAL STUDIO | JESUS RAFAEL SOTO, ADAGP PARIS 2020, FOREVER GENEVA SWITZERLAND, CHRISTI TERNY GALLERY NEW YORK, NY, CONNERSMITH WASHINGTON DC | TORNABUONI ART, FRANCO BORBELLI | MARCUS J LEITH, COLLECTION STEPHEN CALLOWAY

Presse numérique

Pays : France

Date : 18 Décembre 2020

Journaliste : Harry Bellet

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

Mark Tobey, abstrait avant les autres



« World », 1960 - tempera sur papier. JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS / JEAN-LOUIS LOSI

Quand les musées sont fermés, certaines galeries prennent le relais. Quand ils sont ouverts aussi d'ailleurs : l'accrochage d'une quarantaine d'œuvres de l'Américain Mark Tobey (1890-1976) n'aurait pas déparé les salles du Centre Pompidou. Ses responsables en sont conscients : à défaut de l'organiser eux-mêmes, ils ont prêté (fait rarissime de la part de l'institution à l'égard d'une galerie) un de leurs chefs-d'œuvre, *Unknown Journey* (1966). Une part importante de l'exposition est constituée du fond de la galerie Jeanne-Bucher-Jaeger, la première à l'avoir montré en France, et du prêt d'un duo de collectionneurs français passionnés, de Bueil & Ract-Madoux. Rien n'est à vendre, si ce n'est le catalogue, édité par Gallimard (200 pages, 35 euros), et ouvrage remarquable s'il en est. Depuis l'exposition de 2017 à la fondation Guggenheim de Venise, c'est le premier accrochage d'importance en Europe de l'œuvre de cet artiste qui fut abstrait avant tous ses compatriotes, et inspira tant Jackson Pollock que Mark Rothko. Et le premier à Paris depuis son exposition au Musée des arts décoratifs : c'était en 1961 ! **Ha. B.**

¶ « Tobey or not to be », [galerie Jeanne-Bucher-Jaeger](#), 5, rue de Saintonge, Paris 3^e. Jusqu'au 12 février. Entrée libre.

Presse papier

Pays : France

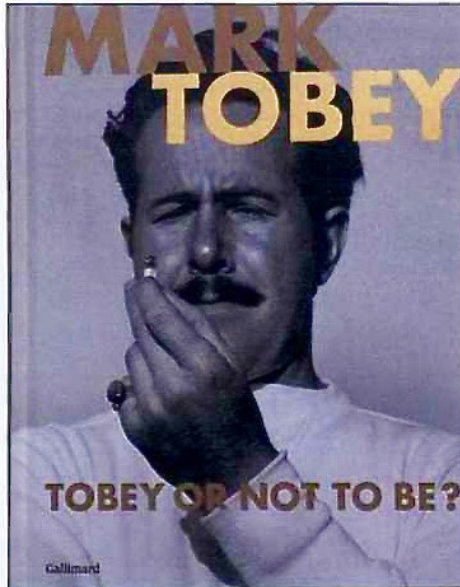
Date : Octobre-Novembre 2020

Journaliste : Non renseigné

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

Tobey or not to be

Textes de Jean-Gabriel de Bueil & Stanislas Ract-Madoux, Véronique Jaeger & Emmanuel Jaeger, Cécile Debray, Laurence Bertrand Dorléac, David Anfam, Thomas Schlessler, Etienne Klein et Stéphane Lambert.éd. Gallimard



Cet ouvrage est le catalogue de l'exposition monographique Tobey or not to be?, présentée à la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, en collaboration avec la Collection de Bueil & Ract-Madoux, et le Centre Pompidou. Dans son texte « il était notre Picasso américain » (J. Cage), Cécile Debray insiste d'emblée sur plusieurs paradoxes : Tobey (1890-1976) est de la génération de Hopper alors qu'on le rapproche plus souvent de Pollock, né 18 ans plus tard. De plus, ajoute-t-elle, sa formation dans les années 1910 à l'Art Institute de Chicago, pendant la grande vogue des régionalistes (Hopper, Benton...), sera surtout marquée par la découverte... du cubisme à l'Armory Show en 1913. Troisième particularité qui le met définitivement à part, sa découverte du Japon. Dès 1925, nous dit C. Debray, « Tobey relie de

façon originale la question de la transcription du mouvement et de la temporalité portée par les recherches cubistes, celles de Picasso ou de Duchamp, à la posture contemplative, immersive et gestuelle de l'art oriental calligraphique ». Les compositions cubistes éclatent les objets en de multiples facettes, mais restent toujours centrées. L'auteur cite Tobey : « où est le centre ? Mes peintures sont telles que le regardeur ne peut se poser sur rien. Son regard rebondit, sans cesse en mouvement. » Contrairement à ce qu'on pourra voir dans l'expressionnisme abstrait de Pollock, ou dans l'abstraction lyrique, les écritures blanches qui rendront Tobey célèbre ne relèvent pas du geste, mais d'une écriture influencée par la calligraphie. Greenberg écrit dès 1944 qu'elles « construisent une masse rectangulaire verticale atteignant presque les bords de la toile : cela produit une vibration de la surface en profondeur – ou plutôt, vers le spectateur. » Cécile Debray insiste sur un nouveau paradoxe né sous la plume du grand critique. Greenberg fonde ses analyses sur le rejet de toute illusion de profondeur. Il n'hésite pas cependant à parler dans ce texte de la « profondeur » des toiles abstraites de Tobey. Il n'hésite pas à remettre en question les bases même de ses analyses. En effet, la grande rétrospective que le MoMa lui consacre en 1962, est clairement placée en parallèle avec l'émergence de cet « impressionnisme abstrait » : La référence à Monet devient incontournable, tant la seconde génération des expressionnistes abstraits, Sam Francis, Guston, Mitchell... se rangent derrière son œuvre. C. Debray cite ainsi une lettre capitale qui nous permet de comprendre la révolution qui s'est opérée dans l'histoire de l'art : A. Barr, premier directeur du MoMA, voyait en Cézanne, le père du cubisme et de tout l'art moderne. Mais à la fin des années 50, W. C. Seitz le remplace par Monet à qui il consacre une grande exposition en 1960. La peinture de Tobey qu'il expose en 1962 est proche de Monet : « L'écriture blanche s'est révélée à mon art à la manière des fleurs qui s'épanouissent sur toute la terre à un moment donné » écrit Tobey. L'œuvre de Tobey restait injustement méconnue en France. Cette exposition et cet ouvrage réparent un peu cette erreur. Cet ouvrage propose en effet de multiples analyses de son œuvre, et réunit des documents indispensables (dont les textes écrits par François Mathey pour son exposition au musée des arts décoratifs en 1961, la dernière qui lui fut consacrée en France jusqu'à aujourd'hui). Dans « immensités intimes » par exemple, David Anfam analyse la « fascination de Tobey pour l'idée d'unicité ». Il écrivait en 1950, « le monde de la forme intérieure (de la vision intérieure ou de l'intime) - en un sens, toutes mes peintures sont des vues intérieures ou intimes... j'aimerais développer mon travail à partir d'une infinité de dessins d'états de conscience ou d'inconscient ? Je veux [introduire] la profondeur et le temps dans mon travail »

Presse papier

Pays : France

Date : Décembre 2020

Journaliste : Itzhak Goldberg

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

Mark Tobey, l'Architecte de l'espace onirique

« Mark Tobey »

Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais,
jusqu'au 16 février.

Manifestement, pour faire partie de la génération des pionniers de l'expressionnisme abstrait, il fallait voir grand. Littéralement. Dans le livre qui fait autorité *The triumph of american painting (Le Triomphe de l'art Américain)*, Irving Sandler se pose la question des sources qui ont inspiré « l'invention » par Pollock du *all-over* – une pratique apparue en peinture vers 1948, qui consiste à répartir de façon plus ou moins uniforme les éléments picturaux sur toute la surface –. L'auteur rappelle que le nom de Mark Tobey a été mentionné souvent dans ce contexte mais, écrit-il : « *l'écriture blanche de Tobey était trop réservée, trop précieuse et d'un format trop minuscule pour intéresser Pollock* ». Tout est dit ; pour être considéré comme l'un de ces « géants » mythiques, il ne faut pas renoncer à l'acte héroïque de l'artiste, à l'idée romantique du corps à corps entre le créateur et la matière, qui prend place dans l'espace de la toile. Jackson Pollock avant tout mais aussi Rothko, Willem de Kooning et Barnett Newmann sont comme des toréadors qui « *l'un après l'autre... commencent à considérer la toile comme une arène* » (Harold Rosenberg). Ou comme le déclare Newmann : « *The Sublime is now* ».

Sublime, Tobey ? Sans doute pas, si l'on pense à la notion forgée au XVIII^e, abondamment employée par les romantiques. Rien, en effet, chez lui, de cette puissance exprimée par une nature grandiose ou par l'immensité qui caractérise le format des œuvres des expressionnistes abstraits.

Pourtant, comme ses pairs, Tobey cherche à représenter le sentiment de l'infini. Mais, pour paraphraser le titre de la contribution de David Anfam au catalogue de l'exposition, de l'Infini intime ou de l'Infini de proximité. De fait, s'il existe un point commun entre ces travaux, c'est l'impossibilité de faire la distinction entre le macro-

scopique et le microscopique. Le peintre, qui évite d'entourer ses œuvres d'un corpus théorique, remarque : « *J'ai, peut-être, souhaité pénétrer la perspective et rapprocher le lointain* ».

Face aux essais de points et de virgules, de signes délestés de leur poids et qui recouvrent pratiquement toute la surface, le spectateur hésite entre des visions cosmiques ou celles de molécules dont on ne connaît pas la composition. Dans ces champs d'incertitude, l'autorité du regard cède la place au tâtonnement de l'œil ; des fragments lactés ignorent les lois de la gravitation, des constellations flottantes forment un univers à la croisée de l'imaginaire et du réel.

Les nombreux auteurs du très riche catalogue insistent avec justesse – et avec d'inévitables répétitions – sur l'importance de la culture orientale pour Tobey, sur sa conversion à la foi Bahaï, sur ses séjours en Chine et au Japon ou encore sur son apprentissage de la calligraphie.

Cependant, il est frappant que ce ne sont pas les œuvres qui portent directement les traces de ces influences – les *Sumi*, ces trajets noirs spontanés et contrôlés à la fois, réalisés dans les années – qui sont les plus personnelles.

Le véritable style de Tobey est celui que l'on nomme *Écritures blanches*, une appellation qui nous fait admettre que chez lui la prétendue opposition entre l'écriture et l'image est bien poreuse et que le sens se situe dans cet écart d'incertitude. Ce n'est pas un simple hasard si la langue chinoise utilise le même mot pour écrire et dessiner. Ainsi, cette œuvre, qui échappe à une logique syntaxique, nous invite à un périple dans un espace comme ré-enchanté. Mais, peut-être, face aux signes imagés de Tobey, il faut songer à René Char. Pour le poète : « *seules les traces font rêver* ».

Ajoutons enfin que l'occasion est rare ; les œuvres de Mark Tobey quittent rarement les États-Unis. L'exposition que propose la galerie Jeanne Bucher Jaeger, en lien avec l'artiste dès 1945, a le mérite de collaborer avec l'importante collection de Bueil et Ract-Madoux.

Itzhak Goldberg

**Presse radio****Pays :** France**Date :** 22 décembre 2020**Journaliste :** Arnaud Laporte**Exposition :** Mark Tobey - *TOBEY or not to be?***France Culture****Emission : Affaires culturelles****Résumé :**

La galerie Jeanne Bucher Jaeger, à Paris, accueille jusqu'au 12 février une exposition "Tobey or not to be", dédiée au peintre Mark Tobey. Elle s'accompagne d'un catalogue du même titre disponible chez Gallimard.



Presse numérique

Pays : France

Date : 5 janvier 2021

Journaliste : Guillaume Benoit

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

MARK TOBEY — GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER

 Critique January 5, 2021 — By Guillaume Benoit

La galerie Jeanne Bucher Jaeger présente une exposition muséale d'un artiste majeur de la scène américaine, Mark Tobey (1890-1976), dont les inventions plastiques, éloignées des canons de son époque et refusant tout autant la revendication d'une posture formelle ou dogmatique constituent la source passionnante d'un œuvre emblématique du XXe siècle.

Mark Tobey — Tobey or not to be ? @ Jeanne Bucher Jaeger | Paris, Marais Gallery from October 16, 2020 to February 12, 2021.
[Learn more](#)

Un œuvre pictural qui fluctue au gré de rencontres, de découvertes qui influencent en continu les mouvements de son pinceau. Si sa biographie et son œuvre sont intimement mêlés, c'est que Tobey explore le fonds spirituel des constructions humaines, portant un intérêt constant aux formes qui contiennent en elles la concaténation d'exercices spirituels. Une ascèse qu'il projette et formalise par la matière.



*Vue de l'exposition Mark Tobey, Tobey or not Tobey?, galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, 2020
Photographie de Hervé Abbadié © Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris*

Intégrant des modèles de réflexion et d'appréhension des forces à l'œuvre dans le réel tout autant qu'une pratique de la calligraphie, Tobey développe un art résolument moderne dans sa forme, reliant ses fondations à une abstraction radicale (sans jamais s'y fondre) que sa place dans l'histoire de l'art américain a très certainement contribué à faire émerger. Son succès en Europe et sa reconnaissance à la Biennale de Venise 1958, dont il reçut le Prix principal souligne la tendance syncrétique des enjeux d'un art pris dans les bouleversements d'un siècle de remises en question. Mais il rejoint aussi et surtout la dimension processuelle de l'art classique, l'idéal universel d'une représentation à même de capturer l'essence de nos mondes.

C'est ainsi armé de ces dimensions multiples qu'il faut appréhender l'œuvre d'un artiste qui ne souciait que peu d'appartenir à un mouvement, de compter au nombre des inventeurs de son temps, occupé bien plutôt à rendre ses obsessions, ses recherches pour évoluer toujours plus librement dans un cheminement de pensée personnel. L'exposition nous met ainsi en garde, citant l'artiste : « Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement « abstrait ». L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible ». C'est donc armé de ce goût essentiel pour une représentation du sensible que Tobey se donne. À nous alors de percevoir dans les aplats, les protubérances, les contrastes et les variations chromatiques des signes qui ont éveillé ses sens.



Mark Tobey, Rive gauche, 1955

Photographie de Jean-Louis Losi © Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris

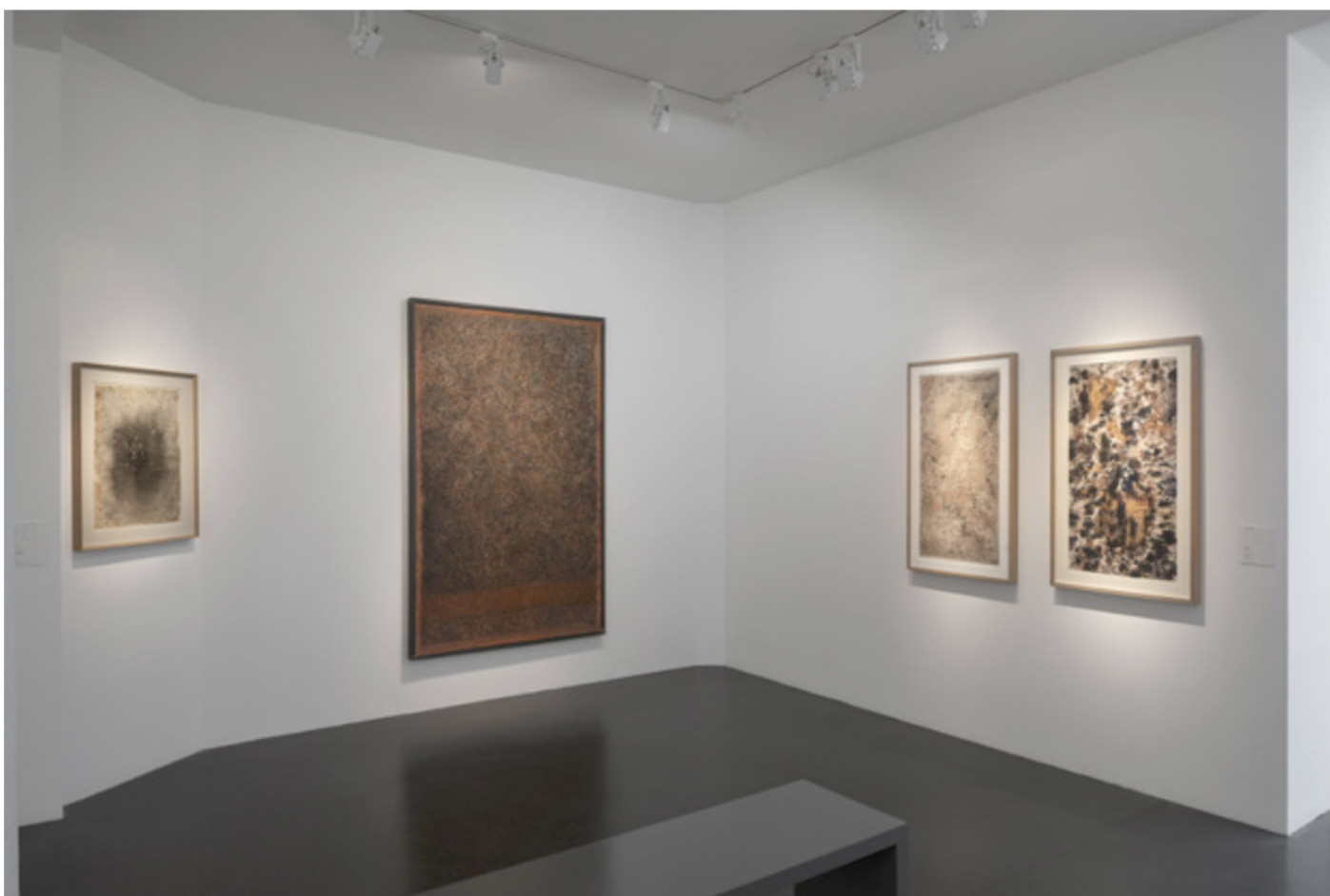
Si le premier choc artistique d'un Tobey alors jeune homme élevé au contact de la nature fut sa découverte du *Nu descendant l'escalier* de Duchamp, sa quête intime du trait tord à son tour les conventions pour déployer sur la toile une interprétation toute personnelle du cubisme qui trahit un désir profond de mouvement. Qu'elle s'échappe ou s'adjoigne à une autre, se confonde ou s'évade en vague lancinante, la ligne glisse chez lui jusqu'à l'effacement, offrant un sentiment d'ensemble tantôt foudroyant, tantôt contemplatif.

Inspirateur d'une abstraction qui fera les beaux jours de peintres américains qu'il a largement influencés, Mark Tobey, dans sa quête expérimentale, ne s'y réduit jamais et les possibilités plastiques qu'il découvre, plus que constituer la langue d'une expression nouvelle, paraissent échafauder, avec la minutie de l'ornementiste, des paliers, des étapes qui reflètent sa propre réflexion mouvante. Un paradoxe qui se retrouve dans l'ensemble présenté à la galerie Jaeger-Bucher un emprunt du monde emprisonnant en son sein la possibilité d'un autre.

Influencé par sa découverte de la croyance Bahaï, Tobey se plonge dans le tourbillon de pensées orientales sans fantasmer l'orientalisme, épousant avec précision les enseignements de la culture qu'il admire en n'oubliant jamais sa propre place et en ménageant précisément dans l'espace de la toile une rencontre avec sa propre vie. Une rencontre fructueuse qui donnera naissance à une esthétique singulière, un vocabulaire graphique empreint de sa subjectivité et tendant sensiblement, au-delà du mot, de l'idiome, à un partage par le sens. S'y côtoient ainsi un fourmillement de d'inspirations et de signes qui évoquent la peinture du monde entier, une somme de références à lire en naviguant à travers les âges comme à travers les continents avec une force de réinvention perpétuelle. Tantôt majestueuses tantôt remplies d'humilité, presque discrètes pour ne pas dire camouflées, ses compositions résonnent du silence nécessaire au peintre à l'écoute de sa toile.

Les ocres de la terre, les amas de couleurs brutes rappellent en continu ce délicieux écart entre la volonté « englobante » de rendre une synthèse du monde et le désir de s'en emparer. Et de s'en nourrir, jusque dans le simple acte de baisser son regard vers le sol, de porter attention vers ce pôle négatif du cosmique qui ancre perpétuellement son travail dans une forme de concrétisme. Chez lui, le métaphysique s'arrime à la conservation d'une gravité physique, l'infini cosmique résonne (fort logiquement du reste) avec l'infinie complexité de la moindre de ses particules, qu'elle éclate aux nues du regard où se tienne humblement là, sous nos pieds. Une ascèse pleine de gravité donc, à la recherche de l'émancipation dont ne se départira jamais le peintre qui témoigne aussi du sérieux et de l'opiniâtreté de son rapport à la peinture, visant à en explorer les dimensions les plus personnelles de son expression.

C'est là la subtilité que met en lumière le projet ambitieux et salutaire (aucune œuvre n'est à vendre) de la galerie Jeanne Bucher Jaeger avec cette rétrospective et le précieux livre qui l'accompagne, Tobey or not Tobey ; loin d'un monstre sacré identifiable et « totemisé », Tobey, malgré son goût pour le spirituel, saisit d'autant mieux la force de la contingence et livre, au sortir de sa vie, un herbier des possibles bien plus qu'un manuel. Dans sa dérive intime, dans sa manière de se tourner continuellement vers l'intérieur et dans sa réinvention constante, Mark Tobey met en pratique une certaine idée de la retenue et formalise l'idée même de mouvement ; son vocabulaire plastique a toujours l'exigence du précurseur, jamais l'arrogance du pionnier.



*Vue de l'exposition Mark Tobey, Tobey or not Tobey?, galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, 2020
Photographie de Hervé Abbadie © Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris*

Presse papier

Pays : France

Date : Janvier-Février-Mars

Journaliste : Pascale Lismonde

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

/ COLLECTIONNER /

EN GALERIES

TOBEY,
NOMEN OMEN

Mark Tobey. *Totem*.
1954, tempera sur papier, 25,4 x 19,7 cm.
Collection de Bueil & Ract-Madoux, Paris.

« Un nom, un destin » : que son patronyme induise cette célèbre interrogation shakespearienne illustre la densité existentielle de cet artiste, rétif à toute catégorisation classique. Entre deux mondes, Mark Tobey, d'origine anglaise, est le plus européen des peintres américains et l'artiste américain le plus célèbre en Europe. Lié à Marcel Duchamp en 1918, à Gertrude Stein en 1925, puis à John Cage (1939), Lyonel Feininger (1944) ou Albers (1951), on le dit « inventeur du *all-over* » outre-Atlantique, figure tutélaire de Twombly ou de Pollock, mais aussi de Hantai, Mathieu ou Michaux en Europe. La galeriste Jeanne Bucher l'a découvert à New York en 1945 et l'expose

Mark Tobey. *TOBEY or not to be?*

Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris.
Jusqu'au 12 février 2021

dix ans plus tard à Paris, avant son Grand Prix de peinture à la Biennale de Venise en 1958, une première exposition institutionnelle au musée des Arts décoratifs en 1961 – reconnaissance progressive, sans bruit ni fureur, d'un artiste citoyen du monde.

À partir de son installation à Seattle en 1918, Mark Tobey restera toute sa vie un adepte méditatif de la foi bahaïe, en quête de l'unité spirituelle de l'humanité, également pénétré par les philosophies extrême-orientales. D'où ses futurs liens avec John Cage : « Pour lui, tout était vivant. Il avait un sens extraordinaire de la présence des choses. Son travail était incroyablement riche et divers. Il était notre Picasso américain. » Ses écritures blanches seraient « des abstractions paysagistes intimistes » ? « L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie », répond ce grand marcheur qui « découvre des univers entiers sur les pavés des rues et sur les écorces des arbres, cherche un monde "un" dans ses peintures, mais le réalise à partir d'une masse tourbillonnante ». Aussi son œuvre suscite-t-elle l'intérêt de grands physiciens, tel Étienne Klein pour qui son tableau *World* pourrait illustrer le principe de *non-séparabilité quantique*, où « les particules sont intriquées irrémédiablement par des liens sans équivalent dans le monde ordinaire ». Défiant l'espace et le temps, l'œuvre de Tobey prend une résonance universelle. **Pascale Lismonde**

MAILLOL CHEZ LUI
À LA GALERIE
DINA VIERNY

Aristide Maillol et Dina Vierny ont entretenu une relation privilégiée : elle fut la muse et confidente de l'artiste, mais aussi collectionneuse, mécène, et galeriste, ouvrant son espace parisien en 1947 avec une exposition du sculpteur – dont elle ouvre le musée éponyme en 1995. Prenant le relais de leur père Olivier à la tête de cette galerie, Pierre et Alexandre Lorquin, les petits-fils de celle qui a également posé pour Dufy, Bonnard et Matisse, ont souhaité marquer leur lien avec cette identité d'origine. Confiée à la spécialiste de la sculpture moderne Valérie Da Costa, leur première exposition, *Maillol, la forme libre*, s'inscrit dans cette démarche, réunissant notamment un *Torse de la femme à la colombe avec tête* (1905) ou une *Méditerranée* (1902-05) au visage pensif, toute en triangles emboîtés. Prédilection pour la figure féminine et nus aux formes pleines, solidement charpentées : ces éléments constituent un vocabulaire commun à l'ensemble des sculptures de Maillol. Le corps, dont il préfère la définition précise des volumes et contours par un traitement en ronde-bosse, traduit néanmoins une simplification formelle – qui a fait dire que Maillol avait inspiré le cubisme. Un certain formalisme. En présentant des- sins, plâtres, terres cuites et bronzes, mais aussi des carnets de croquis, la galerie Dina Vierny entend relire son œuvre à l'aune des enjeux esthétiques du XX^e siècle, en faisant l'un des pères de la modernité. **Emma Noyant**

Maillol, la forme libre.

Galerie Dina Vierny, Paris.

Du 25 janvier au 20 mars 2021

Presse papier

Pays : France

Date : Janvier

Journaliste : Etienne Dumont

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

Une exposition parisienne et un livre-catalogue pour remettre en selle Mark Tobey

La chance dans la malchance existe. Le «Mark Tobey, Tobey Or Not Tobey» de la galerie Jeanne Bucher-Jaeger de Paris en offre l'illustration. Bien sûr, il reste exceptionnel qu'un lieu commercial, si prestigieux soit-il, propose une manifestation sans réelle intention de vendre. Il faut tout de même vivre. En temps normal, l'écho de l'exposition serait cependant resté confidentiel en dépit d'un beau livre-catalogue. La concurrence se révèle énorme à Paris, où les musées publics et privés organisent déjà trop de choses. Seulement voilà! 2020 n'a pas été une année normale, et 2021 prend le même chemin. Comme les visiteurs, les journalistes se sont rabattus sur ce qui demeurerait ouvert, et donc visible.

Considérées dans de nombreux pays comme de simples magasins, les galeries étaient dans ce cas. «Tobey Or Not Tobey» a du coup obtenu ce qui s'appelle «une presse d'enfer». Une excellente nouvelle. Il s'agissait de tirer le peintre américain du purgatoire.

Pourquoi le purgatoire, cette zone tampon créée par l'Eglise catholique au XIIIe siècle? Parce que célèbre de son vivant, considéré par certains comme «le plus grand peintre américain», primé à la Biennale de Venise en 1958, Mark Tobey (1890-1976) ne bénéficie plus de la reconnaissance voulue. Deux preuves. Alors qu'il est mort à Bâle après y avoir vécu seize ans, l'artiste n'y a longtemps eu aucune toile accrochée au Kunstmuseum (1). C'est il y a quelques mois à peine que l'institution, il faut dire richissime, a remonté de ses caves «Sagittarius Red» (1965). Son plus grand tableau de chevalet. Les conservateurs ne savaient pas trop où le ranger. Parmi les Américains, avec Jackson Pollock, Barnett Newman ou Cy Twombly? Ou au rez-de-chaussée réservé aux créateurs actifs à Bâle? Un emplacement n'ayant rien de déshonorant, vu la présence d'Albert Müller comme de Niklaus Stöcklin. Ils ont finalement opté pour les USA.

Marché faible

La seconde preuve de ce désamour, avant que je revienne à l'artiste et au livre-catalogue (je n'ai hélas pas vu l'exposition, située dans la galerie Bucher-Jaeger du Marais et non celle, historique, de la rue de Seine), me semble la faiblesse persistante du marché de Tobey. De son vivant, ce dernier restait défendu à Bâle par son ami Ernst Beyeler. Toujours active en 2021 à 99 ans, Alice Pauli avait pris le relais romand à Lausanne. Aujourd'hui, la galerie Jeanne Bucher-Jaeger maintient certes haut la flamme allumée par une fondatrice ramenant d'Amérique quelques toiles en 1946. C'est autrement le désert. Peu de passion. En décembre dernier, à Genève, Piguet proposait ainsi quelques œuvres sur papier et Genève Enchères une bien jolie gouache. Or toutes ces œuvres ne se sont pas vendues! Ou alors à des prix restant au millième de celles de Jackson Pollock, son «rival» des années 1940. Et ce en dépit d'une importante rétrospective Tobey en 2017 chez Peggy Guggenheim à Venise. Je vous ai parlé en son temps de cet accrochage montrant, entre autre, le premier Tobey, figuratif ou cubisant, des années 1910 à 1940.

Pourquoi cette défaveur, l'Américain possédant cependant un petit «fan-club» très actif? Parce que l'homme ne répond pas à l'image du «grand artiste américain». Celui que glorifie la critique et qu'achètent les richissimes amateurs à coup de millions. Né en 1890, Tobey fait figure d'aîné, mais non de précurseur pour les non-figuratifs «made in USA». A de rares exceptions près, il est demeuré l'homme des petits, voire des minuscules tableaux. Un péché majuscule au pays où la puissance virile des peintres s'illustre par un concours de gigantisme du type «la mienne est plus grosse que la tienne». Le spectateur doit donc s'approcher, et non pas reculer ce qui n'a pas de sens dans des espaces muséaux voulus immenses. Il est ici permis de tenter une comparaison avec Paul Klee.

Un exil définitif

Que dire encore? Tobey n'est pas chrétien. Ennuyeux, dans un pays où Dieu compte presque autant que le dollar. Comment peut-on acheter un artiste se réclamant du culte Baháï depuis 1918? Le fait que cette religion promeuve l'union spirituelle mondiale ne suffit pas. Le peintre se déclare en plus homosexuel. Il vit depuis 1940 avec un linguiste. Ce serait aujourd'hui un «plus». La chose restait rédhitoire dans les années 1960-1970. Enfin, notre homme n'a presque jamais vécu aux Etats-Unis. Après avoir parcouru le monde avant la guerre, puis passé un certain temps à Paris, il a trouvé le moyen de s'éteindre à Bâle. L'exil tient de cette manière du désaveu définitif. Pour les Américains, Tobey ne fait pas partie «des leurs», en dépit de commandes éparses, comme celle en 1962 d'un «mural» pour l'Opéra de Seattle, et d'hommages au MoMA de New York en 1962, puis en 1976.

Il n'empêche, comme je vous l'ai dit, que le peintre possède un «fan-club». Dirigée depuis 1947 par Jean-François Jaeger (aujourd'hui lui aussi âgé à près de 100 ans), la galerie Jeanne Bucher lui consacre régulièrement des manifestations. Il existe quelques collectionneurs fervents. En font partie Jean-Gabriel de Bueil et Stanislas Ract-Madoux. Ils ont créé la Collection de Bueil & Ract-Madoux. A l'origine de l'actuelle exposition (qui s'est vue prolongée jusqu'en février), les duettistes s'en révèlent ainsi également les principaux prêteurs aux côtés de la galerie et du Centre Pompidou. Un gage d'importance, que le geste de ce dernier! L'orgueilleuse institution prête déjà peu aux petits musées. Alors vous pensez! A ce qu'on appelle en France avec un certain mépris «le marché»...

Un livre très bien fait

Il existe donc, en cette période où les voyages demeurent compliqués, un livre. Il se voit diffusé par un grand éditeur (qui se prend du reste pour le principal d'entre eux): Gallimard. L'ouvrage comporte bien sûr la liste et les photos des œuvres présentées. Plus une «chronologie» bien faite. Mais il y a aussi des essais. Des textes ramassés, afin de ne pas lasser le lecteur. Cette publication bilingue français-anglais a donné la plume à Cécile Debray, la directrice de l'Orangerie. «Il était notre Picasso américain», dit-elle. Laurence Bertrand Dorléac analyse le système pictural de Tobey «Dans le tapis du monde». D'autres contributions sont dues à David Anfam, Stéphane Lambert ou Thomas Schlessner. La publication comprend en prime un «florilège» de textes anciens, rédigés entre 1955 et 1968 (2). L'amateur actuel découvre à cette occasion la manière dont Tobey se voyait perçu il y a un demi-siècle. Les écrits actuels se révèlent intéressants, bien sûr. Documentés. Fouillés. Il leur manque juste un peu d'éclat. Tels quels, ils demeurent des dissertations de bons élèves.

Presse papier

Pays : France

Date : 23 janvier 2021

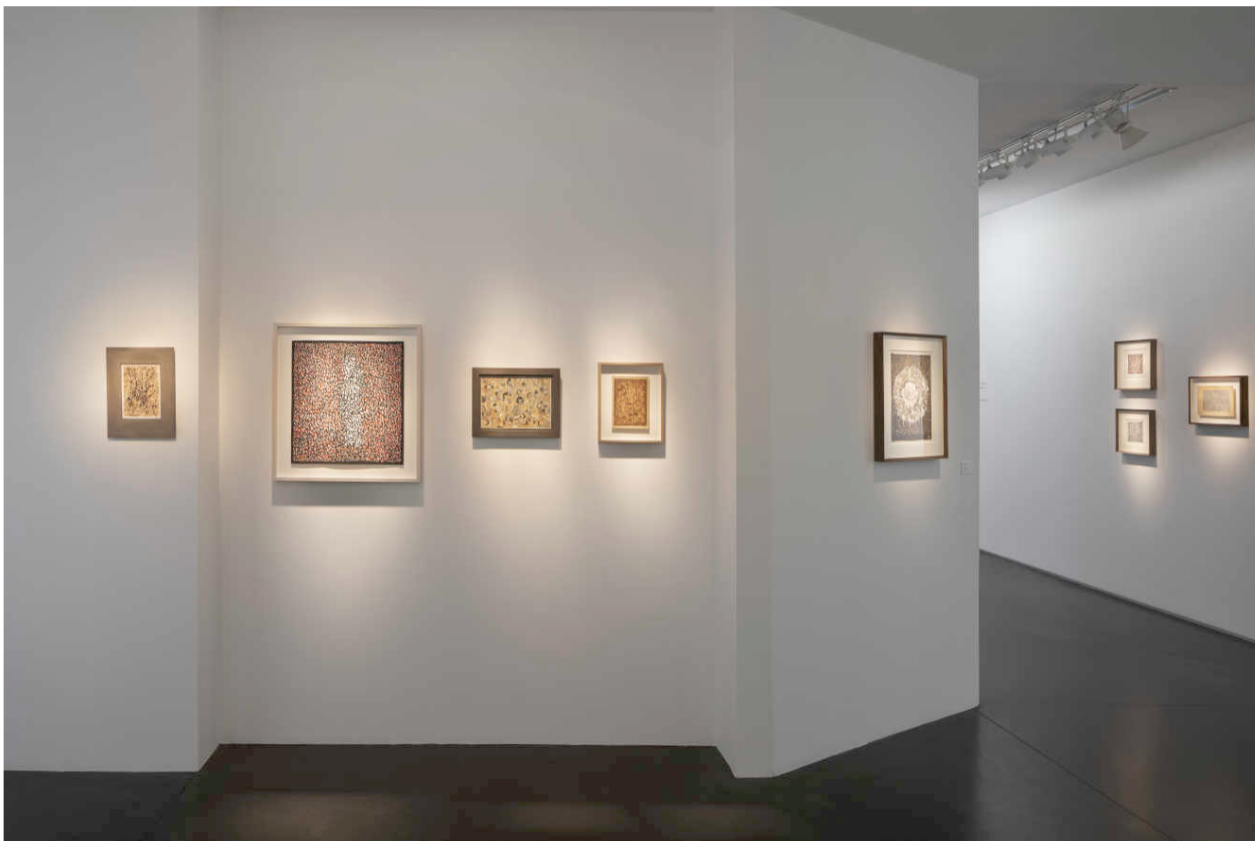
Journaliste : Harry Bellet

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*

Art : A Paris, redécouvrir l'œuvre du peintre Mark Tobey

Plus de quarante toiles réalisées entre 1940 et 1970 par celui qui fut l'un des pionniers de l'abstraction américaine, sont présentées dans l'établissement du Marais.

Par Harry Bellet



Vue de l'exposition Mark Tobey, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris. Abbadie.Herve/Courtesy Jeanne Bucher Jaeger Paris.

Avec une quarantaine d'œuvres peintes entre 1940 et 1970, c'est une exposition digne d'un musée que propose la galerie parisienne Jeanne Bucher Jaeger. D'ailleurs, la dernière fois qu'on avait pu voir une rétrospective de Mark Tobey (1890-1976) à Paris, elle avait été réalisée par François Mathey au Musée des arts décoratifs. C'était en 1961... Raison pour laquelle le Centre Pompidou a prêté (fait rarissime de la part de l'institution à l'égard d'une galerie) un des chefs-d'œuvre de Tobey, *Unknown Journey* (1966), un tableau inspiré par la mort de son compagnon l'année précédente.

Une part importante de l'exposition est constituée du fonds de la galerie Jeanne Bucher Jaeger, la première à avoir montré l'artiste en France, et un quart de l'accrochage environ est un prêt d'un duo de collectionneurs français passionnés (ils traquent ses œuvres depuis quinze ans !), Jean-Gabriel de Bueil et Stanislas Ract-Madoux. Enfin, jusqu'à sa clôture, le 12 février, rien n'est à vendre – certaines pièces le seront après –, hormis le catalogue (*Tobey or not to be*, Gallimard, 200 pages, 35 euros). Il complétera utilement celui publié en 2017 par la Fondation Peggy Guggenheim de Venise, qui organisa, en 2017, la dernière grande rétrospective du peintre, mais dont les auteurs n'avaient pris en compte que les études anglophones sur l'œuvre.

Lesquelles s'attardaient assez peu sur un fait étrange : celui qui fut, bien avant Jackson Pollock, un des pionniers de l'abstraction américaine était bien mieux apprécié en Europe qu'aux Etats-Unis. Certes, il avait depuis 1929 le soutien d'Alfred Barr, le directeur du MoMA à New York, et une grande exposition au Whitney Museum en 1951 avait établi son rôle de précurseur. Il faut avouer que Mark Tobey ne correspondait pas à l'image que la critique américaine d'alors voulait donner de l'art de son pays : Clement Greenberg et ses confrères défendaient une peinture d'action, puissante, virile, déployée à grands gestes sur des formats gigantesques.

Epanouissement en Europe

Tobey, lui, peignit longtemps tout petit, déposant ses « écritures blanches », comme on les a nommées, à la pointe du pinceau, à la manière d'un calligraphe, pratique que lui avait enseignée un étudiant chinois, et qu'il avait approfondie durant des voyages au Moyen-Orient. De ce fait, il semblait plus proche de l'esprit parisien que du new-yorkais, de ce « petit métier » qu'on reprochait outre-Atlantique à la peinture produite en France. Et, aux Etats-Unis, à l'atmosphère trépidante de New York, il préférait la vie plus calme de Seattle.

Et de fait, c'est en Europe qu'il semble s'épanouir. En Grande-Bretagne tout d'abord, où il vit de 1931 à 1938. A Paris, où la galerie Jeanne Bucher organise sa première exposition en 1956 (le Musée d'arts de Nantes présentera, à partir du 12 février, une exposition intitulée « United States of Abstraction. Artistes américains en France, 1946-1964 » réunissant une centaine d'œuvres dont plusieurs de Tobey). A Venise où, lors de la Biennale de 1958, il reçoit le Grand Prix de peinture (c'est le deuxième Américain à se le voir décerner, après Whistler, en 1895). A Bâle enfin, où il s'installe en 1960, à l'instigation du marchand Ernst Beyeler, et où il vivra jusqu'à sa mort, en 1976.

Quelques années après son décès, le musicien John Cage, qui avait fait sa connaissance à la fin des années 1930, dira : « *Il était notre Picasso américain !* » Phrase étrange, car les tableaux des deux artistes n'ont rien de commun ; elle ne prend son sens que si on considère que, comme Picasso, Tobey a pris sa part dans la révolution de l'art moderne.

¶ « Tobey or not to be », [galerie Jeanne Bucher Jaeger](#), 5, rue de Saintonge, Paris 3^e. Jusqu'au 12 février. Entrée libre.

Harry Bellet



Presse numérique

Pays : France

Date : Février 2021

Journaliste : Guitemie Maldonado

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

16

THE ART NEWSPAPER ÉDITION FRANÇAISE

Numéro 27, février 2021

Expositions

MARK TOBEY, UN MONDE « UN »

Une quarantaine d'œuvres exposées à la galerie Jeanne Bucher Jaeger, à Paris, résumant l'abstraction gestuelle de ce peintre américain trop rarement montré en France au cours des récentes années.

PARIS. Dans l'Espace Marais de la galerie sont retracées trois décennies de la création de Mark Tobey (1890-1976), originaire du Wisconsin et grand voyageur s'il en fut. Un artiste que le commissaire d'exposition William Seitz présentait, lors d'une rétrospective de son œuvre au Museum of Modern Art, à New York, en 1962, « à la fois comme le plus européen de nos peintres et comme le plus américain ». L'exposition actuelle permet d'apprécier cette situation bien particulière en se faisant l'écho, en filigrane, des relations qui ont lié Mark Tobey à la galerie parisienne, et ce, dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale : en 1945, sa fondatrice, Jeanne Bucher, rapporta de son second voyage aux États-Unis plusieurs de ses œuvres, dont *Animal Totem*, une tempera de 1944 exposée ici. Une collaboration d'une remarquable longévité s'en est suivie, marquée en 1955 par une première exposition personnelle organisée par Jean-François Jaeger, puis des présentations régulières, jusqu'à une rétrospective en 2010 dans le cadre de la Fiac.

EXPLORER LES POSSIBILITÉS PLASTIQUES DU SIGNE

La présente exposition réunit des œuvres s'échelonnant entre 1940 et 1970, qui proviennent d'une collection particulière (de Buel & Ract-Madoux) et de la galerie, ainsi qu'*Unknown Journey*, huile sur toile de 1966 acquise par le musée national d'Art moderne en 1968 par l'intermédiaire de celle-ci. En dépit de cet engagement sans faille, la reconnaissance de l'artiste en France reste en demi-teinte : on relève que sa dernière exposition institutionnelle remonte à 1961, au musée des Arts décoratifs à Paris, et l'ouvrage publié aujourd'hui, qui réunit des contributions de Laurence Bertrand Dorléac, Cécile Debray, David Anfam,

Étienne Klein, Stéphane Lambert et Thomas Schlesser, comble, à n'en pas douter, un manque dans l'historiographie en langue française.

Mark Tobey pratique majoritairement la répétition de tracés courts et fins, dont l'accumulation crée à la fois la densité, la structure et le rythme de ses compositions.

Dès l'entrée, un ensemble d'encres de 1957 pointe vers deux caractéristiques majeures de l'art de Mark Tobey : d'une part, son attrait pour les cultures extraoccidentales, en l'occurrence asiatiques, qu'il découvre dès les années 1920 par l'intermédiaire d'un étudiant chinois de l'université de Washington, puis lors d'un séjour au Japon en 1934, au cours duquel il passe un mois dans un monastère zen à s'initier à la calligraphie ; d'autre part, son exploration des possibilités plastiques du signe, dans l'optique d'une calligraphie abstraite qui, dégagée de la signification, devient motif et trame, tout en libérant le geste pour mieux le relier aux mouvements de la pensée. Car, si ces *sumi*, du nom de l'encre en japonais, montrent des tracés isolés et comme agrandis, Mark Tobey pratique majoritairement la répétition de tracés courts et fins, en particulier dans ses « écritures blanches », dont l'accumulation crée à la fois la densité, la structure et le rythme de ses compositions, marquées tant par l'unité que par l'éparpillement. Ainsi décrit-il celles-ci comme une « masse tourbillonnante », entraînant le regard du spectateur dans un espace continu, non hiérarchisé, faisant naître en lui cette question sans réponse : « Où est le centre ? » La plupart sont en effet *all over* et,



Mark Tobey, *Escape from Statie*, 1968, tempera sur papier, marouflé sur panneau. Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris. Photo Jean-Louis Lodi

même quand l'artiste s'approche de la miniature, semblent ouvrir des étendues infinies au regard qui s'y perd avec bonheur : tel est l'effet des méandres qui en tissent la surface et forment des mondes.

« Sur les pavés des rues et les écorces des arbres, affirme-t-il, j'ai découvert des univers entiers. » Et il y a probablement trouvé des sources d'inspiration pour ce monde « un » qu'il disait rechercher dans ses peintures.

De cette forme d'abstraction mettant en jeu le geste et un système de signes autonomes, Mark Tobey explore les innombrables possibilités : tracés à la colle parfois (*Tablet of the Past and the Future*, 1960) ou nés de la pression et de l'absorption des encres par le papier dans ses étonnantes monotypes ou encore se superposant à une couche de collage (*Hidden Spheres*, 1967), ces signes véhiculent un imaginaire tant urbain que naturel, croisant les références – de la calligraphie persane à l'univers de Paul Klee en passant par la touche du divisionnisme – et

résonnant d'une forme de syncrétisme mystique.

DES PAYSAGES RÉSOLUMENT ABSTRAITS

Toutes ces caractéristiques rapprochent indéniablement le peintre de ses contemporains : devant *Unknown Journey*, on pense autant au lavis des *drippings* de Jackson Pollock qu'à un sol de Jean Dubuffet, la matière en moins, tandis que l'intérêt pour la calligraphie est très largement partagé après la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, cela n'entame nullement la singularité de sa position. William Seitz l'enviait ainsi, en 1962, comme « un trait d'union entre le présent et le passé, entre l'Est et l'Ouest », suivant un mouvement géographique que l'artiste lui-même avait accompli en quittant New York pour Seattle dans les années 1920, changeant de côte et d'océan et tournant résolument sa tête de Janus vers l'Orient. De même, Mark Tobey se trouve à la charnière entre deux générations.

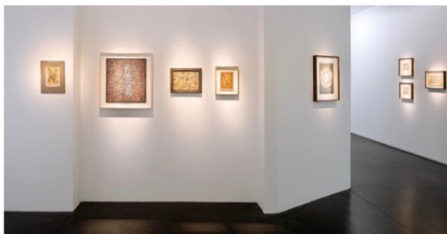
Né en 1890, il développe son vocabulaire plastique à partir du milieu des années 1930, mais est très fréquemment, et à raison, associé à l'expressionnisme abstrait, entre autres pour son traitement de l'espace. Selon Lawrence Alloway, qui préfaça le catalogue de sa première exposition en Grande-Bretagne, à l'Institute of Contemporary Arts, à Londres, en 1955 (« Mark Tobey,

Paintings and Drawings »), il pouvait être considéré comme « un précurseur et un contemporain » des expressionnistes abstraits américains. Son exploration du geste en effet est tout en concentration et en minutie ; ses formats, petits, en appellent à une vue rapprochée qui n'est pas sans causer de vertige ; son introspection est de nature essentiellement spirituelle. L'« animation totale de la surface » qu'il obtient vise à agrandir celle-ci « émotionnellement », de même que sa dimension atmosphérique, les réseaux de tracés blancs posant comme un voile, une brume sur le monde rendu évanescent, fantomatique.

Telle est la traversée que l'exposition « Tobey or not to be ? » à la galerie Jeanne Bucher Jaeger propose actuellement au visiteur : de la surface et au-delà, de la matière et hors d'elle, de mondes éclatant en une infinité de particules, de paysages résolument abstraits dans une géographie non située et un temps suspendu.

GUITEMIE MALDONADO

« Tobey or not to be ? », 16 octobre 2020-12 février 2021, galerie Jeanne Bucher Jaeger, Espace Marais, 5, rue de Saintonge, 75003 Paris, jeannebucherjaeger.com
 Mark Tobey, *Tobey or not to be ?*, Paris, Gallimard, 2020, 200 pages, 35 euros.



Vue de l'exposition « Tobey or not to be ? », galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, 2020. Courtesy Jeanne Bucher Jaeger Paris



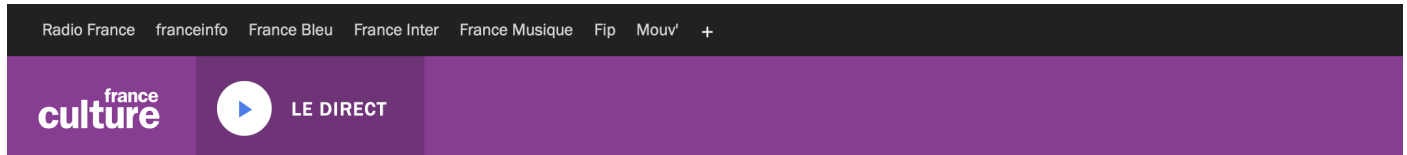
Presse radio

Pays : France

Date : Février 2021

Journaliste : Tewfik Hakem

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be?*



LE 09/02/2021

Mark Tobey, un pionnier de l'art abstrait américain à Paris

▶ ÉCOUTER (22 MIN)



À retrouver dans l'émission

LE RÉVEIL CULTUREL par Tewfik Hakem



S'ABONNER

Mardi-Art

Tewfik Hakem s'entretient avec la galeriste **Véronique Jaeger**, à propos de l'exposition consacrée au peintre abstrait américain, Mark Tobey, à la Galerie Jeanne Bücher (Paris 3e) *Tobey or not to be* ouverte jusqu'au 27 février 2021 et en ligne. Avec la participation de **Jean-Gabriel de Bueil**, l'un des deux collectionneurs - de la Collection de Bueil & Ract-Madoux - d'œuvres de Mark Tobey;

Autrefois célébré, Mark Tobey revient sur le devant de la scène. La dernière exposition consacrée en France au peintre abstrait américain remonte à l'année 1961, à Paris, au Musée des Arts Décoratifs. A l'occasion des 130 ans de la naissance de **Mark Tobey** (1890-1976), cette rétrospective propose un regard croisé entre la galerie historique de l'artiste en Europe (la Galerie Jeanne Bucher Jaeger), une collection particulière française (la Collection de Bueil & Ract-Madoux) et une institution muséale (le mnam / cci Centre Pompidou). Cette exposition est accompagnée d'un catalogue, *Mark Tobey*, édité par Gallimard.

Véronique Jaeger

“ *Mark Tobey naît en plein middle West américain en 1890, il est tout d'abord illustrateur de mode, vivant à New-York, et très vite, il décide faire un virage à 180 degrés, part s'installer à Seattle où on l'appelle "le sage de Seattle". Il apprend la calligraphie chinoise, se convertit à la foi Bahá'í. en 1918 - qui nous dit que l'homme vient graduellement à comprendre l'unité du monde, qui croit complètement à l'harmonie de la nature et de l'homme et qui dit aussi que la science et la foi sont les deux forces qui mènent l'univers.*

Cette conception est étonnante sinon précoce, comme sa notion précoce de l'altérité. Tobey s'intéresse à la culture persane et à la calligraphie perse, il voyage dans tous les pays du Moyen Orient, puis il arrive en Chine où il s'immerge dans la calligraphie chinoise, à Shanghai, puis il est au Japon où il apprend la calligraphie dans les monastères zen à Kyoto...

" Cette altérité se retrouve également et complètement dans son art, puisqu'il est l'inventeur de ce mouvement qu'on appelle "All Over" dont se sont inspirés des artistes comme Pollock, De Kooning, Rothko "

“ *All Over est une technique qui utilise toute la toile, tout le format, n'a pas de centre, ne fait pas de hiérarchie entre le fond et la forme.*

“ *Mark Tobey est de la génération d'avant Jackson Pollock - on sait que Pollock venait scruter les œuvres de Tobey. Ce dernier a été une influence extrêmement importante non seulement dans la peinture mais aussi dans la musique, je pense à John Cage dont lui-même avouera qu'il a révolutionné sa musique.*

On commence l'exposition par une œuvre vraiment totémique pour nous qui est une œuvre que Jeanne Bucher a rapportée lors d'une visite à New-York en 1945 pour une série de conférences sur l'art sous l'Occupation, où elle découvre des artistes américains dont Tobey. L'œuvre s'appelle "Animal Totem " où on voit comment Tobey s'est intéressé à cette époque et plutôt à la civilisation des Amérindiens.



"Il avait une capacité de capter l'invisible "

“ Il est extrêmement sensible à tout ce qui l'entoure, il avait ce don, cette capacité à saisir l'invisible. Ce qui le caractérise c'est vraiment les écritures blanches, qui sont des entrelacs qui couvrent tout le format de l'œuvre, qui sont tout en transparence comme dans un espace médiumnique, avec les mouvements, les rythmes, les formes qui surgissent - et le tout, dans des formats assez modestes par rapport aux formats grandiloquents de l'époque.

Jean-Gabriel de Bueil

“ Tobey a toujours fui le succès, s'est toujours remis en question, s'est renouvelé toute sa vie, s'est toujours confronté de manière hégélienne aux autres philosophies, aux autres techniques.

" Mark Tobey correspond à l'époque d'aujourd'hui dans son rapport au monde, à la nature, au cosmos, le monde "un", le citoyen du monde "

“ Le succès de l'exposition actuelle est que Tobey répond aux aspirations de la jeune génération, il correspond profondément à l'époque d'aujourd'hui avec nos crises systémiques, ses crises écologiques, il avait déjà intégré tout cela, pendant tout une partie du XXe siècle, et il s'est positionné comme tel au travers de son œuvre. C'est ça qui est fascinant.

« Sur les pavés des rues et sur les écorces des arbres, j'ai découvert des univers entiers. Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement "abstrait". L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible. J'ai cherché un monde "un" dans mes peintures mais pour le réaliser j'ai utilisé comme une masse tourbillonnante. Je n'assume aucune position définie. Peut-être que ceci explique la remarque faite par quelqu'un qui regardait une de mes peintures : Où est le centre ? » Mark Tobey, février 1955 (cf. _C_atalogue).

Presse radio**Pays :** France**Date :** Février 2021**Journaliste :** Valérie Duponchelle**Exposition :** Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

«Mark Tobey, Tobey or not to be» à la galerie Jeanne Bûcher

À l'occasion des 130 ans de la naissance du peintre américain Mark Tobey (1890 – 1976), l'exposition est en galerie mais de niveau muséal : elle propose un regard croisé entre la galerie historique de l'artiste en Europe (la Galerie Jeanne Bucher Jaeger), une collection particulière française (la Collection de Bueil & Ract-Madoux) et une institution (le Centre Pompidou). *«Je suis très peu au fait de ce que l'on appelle généralement «abstrait». L'abstraction pure serait pour moi une peinture dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, une chose pour moi impossible. J'ai cherché un monde «un» dans mes peintures mais pour le réaliser j'ai utilisé comme une masse tourbillonnante»,* disait Mark Tobey en 1955. Des retrouvailles au sommet de l'art, après sa rétrospective à la Peggy Guggenheim Foundation de Venise pendant la Biennale de 2017. Catalogue, compact, ultra-pro, ultra-pointu, pour fans, amateurs d'art et apprentis prometteurs.

**Exposition «Mark Tobey, Tobey or not to be ?», jusqu'au 27 février à la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Espace Marais, 5 rue de Saintonge à Paris (3e). Catalogue édité par Gallimard, avec la contribution de Laurence Bertrand Dorléac, Cécile Debray, Dr. David Anfam, Etienne Klein, Stéphane Lambert et Thomas Schlessner (35€).*

Presse papier

Pays : Italie

Date : 6 Février 2021

Journaliste : Ettore Bianchi

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?

14 Sabato 6 Febbraio 2021

ESTERO - LE NOTIZIE MAI LETTE IN ITALIA

Italia Oggi

I tedeschi hanno imparato a loro spese che le esondazioni sono terribili. E hanno provveduto

Reno in piena ma sotto controllo

Per proteggere le abitazioni installate delle paratoie

da Berlino

ROBERTO GIARDINA

La tv mi mostra le immagini del Reno in piena, i paesi lungo le rive inondata. A Berlino ho nostalgia di questo grande fiume: la Sprea che attraversa la metropoli è, in confronto, un fiumiciattolo. Il livello ha raggiunto gli otto metri e trenta centimetri, neanche un record. Il 17 febbraio del 1784 giunse a 13 e 84. Quando fui inviato in Germania per il mio secondo tempo da corrispondente, la sede fu Bonn, minuscola capitale provvisoria, e decisi che dovevo a tutti i costi abitare in una casa sul Reno. La trovai a fatica, a Königswinter, sull'altra sponda, quella meno nobile. Tutti i miei colleghi abitavano a Bad Godesberg, ghetto di lusso di diplomatici e giornalisti.

Misi la scrivania contro la finestra da cui vedevo il Reno, il continuo passare delle grandi navi container, sono ol-

tre duemila, veloci da sinistra a destra verso la foce, lente controcorrente. A un tratto, fui sorpreso dal vuoto, il Reno in piena era deserto, le navi non riuscivano a passare sotto i ponti. E si allagò il lungofiume sotto casa. Alla fermata del tram, un cartello avvertiva: questa fermata è abolita quando è sott'acqua. Precisione teutonica. Lo fotografai dalla finestra, purtroppo non trovo più la foto. La navigazione si sospende anche quando si va in secca, nell'estate del 2018 il livello scese quasi a tre metri.

L'amico Demetrio Volcic,

che, a causa delle mutazioni climatiche, le assicurazioni per le piene negli ultimi tempi sono rincarate del 20%. Ma, sulla destra o sulla sinistra, da sempre tutti convivono con il Reno, che non ha argini e non può essere trasformato in un canale, come il Tevere a Roma. I negozianti e gli abitanti dei pianterreni hanno paratie per protegger-



Pista ciclabile sott'acqua a Bonn

Colonia segna il livello del fiume. Il 23 dicembre del '93 raggiunse i dieci metri e 63, le paratie proteggono i quartieri della città lungo il fiume fino a 11 metri, ancora pochi centimetri e sarebbero finiti sott'acqua. Accorsero a centinaia gli Schaulustige, come dire i guardoni di disastri e incidenti, ma il fiume defuì e rimasero delusi.

Sono prudenti anche lungo gli altri fiumi, il Meno, il Danubio, l'Elba o l'Oder che segna il confine con la Polonia. Sommerse i campi nell'82, e contribuì alla rielezione di Gerhard Schröder, che si fece fotografare con gli stivaloni di gomma lungo l'argine. Sulla riva tedesca provocò solo danni, su quella polacca le vittime furono una ventina. I polacchi erano o sono imprudenti come gli italiani, e costruiscono dove non dovrebbero. La natura non si controlla, si rispetta. Questa fermata è abolita quando è sott'acqua, forse non dovremmo prendere in giro, o non troppo, i tedeschi per la loro precisione.

© Riproduzione riservata

Il 16 febbraio del '62, l'Elba straripò ad Amburgo provocando 352 vittime, da allora si è provveduto, non potrà più accadere. Una specie di orologio su una colonna a Colonia segna il livello del fiume. Il 23 dicembre del '93 raggiunse i dieci metri e 63, le paratie proteggono i quartieri della città lungo il fiume fino a 11 metri, ancora pochi centimetri e sarebbero finiti sott'acqua

storico corrispondente della Rai, abitava di fronte a me, a 500 metri sull'altra sponda. La sua villetta veniva regolarmente

in un canale, come il Tevere a Roma. I negozianti e gli abitanti dei pianterreni hanno paratie per protegger-

REALIZZATO DAGLI STUDENTI DI INGEGNERIA DELL'ATENEIO DI SARAJEVO

Robot Robby è una star del rock nata da un'auto Golf e da un trolley

DI MAICOL MERCURIALI

Calca il palco con innata sicurezza, sotto le luci stroboscopiche è a suo agio e pare proprio avere il ritmo nel sangue, pardon, nei transistor. Perché il nuovo membro del gruppo rock bosniaco Dubioza Kolektiv è un robot umanoide, ribattezzato Robby Megabyte: lo scorso anno, in occasione del lancio dell'album #fabnews, aveva fatto la sua prima comparsa nel video ufficiale della band. Doveva essere la grande novità da portare nei concerti, che poi causa Covid non ci sono stati, e Robby è diventato lo special guest delle esibizioni settimanali che il gruppo ha tenuto online. Ormai è un componente dei Dubioza Kolektiv a tutti gli effetti: canta e suona ed è diventato il volto rock dell'intelligenza artificiale.

A costruire l'automa sono stati gli studenti della scuola di ingegneria elettronica dell'università di Sarajevo. Come ha raccontato l'agenzia Reuters, per assemblare Robby Megabyte hanno usato materiali riciclati, tra cui un semiasse di una vecchia Volkswagen Golf, e ruote ricavate da trolley per bambini in modo da realizzare la piattaforma su cui si muove. La progettazione è iniziata nel 2018 e i lavori sono terminati dopo due anni. «Ed è stata una vera e propria sfida», ha spiegato Almir Besic, uno degli studenti protagonisti dell'impresa, «perché all'inizio non sapevamo nulla di stampa 3D, necessaria per costruire il robot, e non avevamo l'attrezzatura idonea. Abbiamo prima assemblato la mano, testando il funzionamento del pugno: in totale solo per stampa e montaggio sono serviti sei mesi. Quando Robby ha preso vita è stato un mo-

mento euforico: dopo così tanti sforzi, così tante ore trascorse a lavorare, vederlo funzionare è stata un'enorme soddisfazione».

E dai primi movimenti al debutto musi-



L'umanoide Robby Megabyte è stato assemblato usando materiali riciclati

cale il passo è stato breve. Robby è diventato il simbolo del nuovo album della band, nota per il suo stile eclettico e testi densi di messaggi politici e sociali. In *Take my job away* il robot umanoide canta «ogni piccola cosa è sotto il controllo della macchina»: nel video della canzone sono gli stessi membri del gruppo musicale a montare il loro robot che si mette a suonare, poi se ne fanno spedire un secondo, un terzo... e alla fine l'intera band viene sostituita dagli automi: alla fine sono i robot a ballare con belle ragazze all'interno degli studio, mentre gli uomini guardano da fuori.

«Il nostro robot ama gridare, gli piace la musica», ha detto Vedran Mujagic, il bassista dei Dubioza Kolektiv, il componente del gruppo bosniaco che è stato più coinvolto nella progettazione di Robby, «per lui tutto questo è normale».

© Riproduzione riservata

MOSTRA IN GALLERIA FINO AL 12 FEBBRAIO

Parigi, torna Mark Tobey pioniere dell'astrattismo

DI ETTORE BIANCHI

È un'esposizione degna di un museo quella proposta dalla galleria parigina, Jeanne Bucher Jaeger, nel Marais, che con una quarantina di opere dipinte fra il 1940 e il 1970 invita a riscoprire l'opera del pittore americano Mark Tobey (1890-1976), tra i pionieri dell'astrattismo, prima di Jackson Pollock. Tobey dipingeva i suoi tratti molto piccoli depositandoli con la punta del pennello, come un calligrafo. Una pratica che gli aveva insegnato uno studente cinese e che aveva approfondito durante i suoi viaggi in Medio Oriente. Ma è in Europa che Tobey fiorì, prima in Gran Bretagna, dove ha vissuto tra il 1931 e il 1938, poi a Parigi, dove la galleria Jeanne Bucher organizzò la sua prima esposizione nel 1956 e, per finire, a Basilea, dove si stabilì dal 1960 e dove visse fino alla morte, nel 1976.

Opera di Mark Tobey nella galleria Jeanne Bucher Jaeger

Ultima retrospettiva dedicata a Tobey nella capitale francese è del 1961 e si tenne al museo delle arti decorative.

Una parte importante della mostra parigina, intitolata con un divertente gioco di parole, *Tobey or not to be*, aperta fino al 12 febbraio, è realizzata con fondi della galleria Jeanne Bucher Jaeger. Nessuna opera è in vendita.

© Riproduzione riservata



Presse numérique

Pays : Web anglophone

Date : 16 Février 2021

Journaliste : Non renseigné

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

PARIS.- On the occasion of the 130th anniversary of the birth of Mark Tobey (1890 - 1976), the exhibition offers a convergence of perspectives: that of the the [Galerie Jeanne Bucher Jaeger](#), the artist's historical gallery in Europe, that of a French private collection, the Collection de Bueil & Ract-Madoux and that of a Museum the Mnam / Cci Centre Pompidou.

In addition to the previous 2010 retrospective organized at the gallery by Véronique Jaeger to celebrate the 120th anniversary of the artist's birth, as well as the continuous presentations the gallery has regularly organized throughout the years, the gallery recently contributed, through the loan of works, to the important retrospective Mark Tobey: Threading Light (curated by Debra Bricker Balken) at the Peggy Guggenheim Collection in Venice and the Addison Gallery of American Art in Andover in 2017-2018, as well as to his 2018 solo exhibition at the Pace Gallery in New York.

This non-commercial solo exhibition presents some forty essential works by the artist spanning thirty years of creative activity, from 1940 to 1970. There hasn't been a solo exhibition of his works in a French Museum since the 1961 exhibition at the Musée des Arts décoratifs in Paris, nearly 60 years ago. The exhibition is scheduled to travel in Europe, first to Lisbon in 2021, then to Venice in 2022.

Tobey's international reputation grew, during his lifetime, mainly in Europe, where he had his first solo exhibition at the Jeanne Bucher Gallery in 1955. His work was shown in London in the Tate Gallery 1956 exhibition American Painting, alongside works by Kline, De Kooning, Motherwell, Pollock, Rothko and Clyfford Still. He was the second American, after Whistler, to win the Grand Prize of the Venice Biennale in 1958. His first exhibition in a French institution was at the Musée des Arts décoratifs in Paris in 1961. His settling in Basel in the early 1960s was facilitated by the active support of Ernst Beyeler. Mark Tobey was the subject of a retrospective at the New York MoMA in 1962, and again in 1976.

This discrete artist, nicknamed "the wise man of Seattle," was imperceptibly and progressively surrounded by an exceptional aura, that of a founder of modernity, of a mystical artist, but also of a philosopher of abstraction whose works are rare, intimate, dense, and deep. (Cécile Debray)

His works are now part of the collections of many prestigious international institutions, such as the Mnam / Cci Centre Pompidou in Paris, the Fondation Beyeler and the Kunstmuseum in Basel, the Guggenheim, Metropolitan Museum of Art, Museum of Modern Art, and Whitney Museum in New York, the Addison Gallery of American Art in Andover, Massachusetts, The Art Institute of Chicago, and the Tate London, Seattle Art Musuem ...

The title *TOBEY or not to be ?* refers to Mark Tobey's English roots, through the voice of Shakespeare, to his existential quest, to his own questioning linked to his artistic, philosophical and spiritual approach; it also emphasizes Tobey's continued importance today by embodying the "to be".



Presse numérique

Pays : Chine

Date : 25 janvier 2021

Journaliste : Non renseigné

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?



簡 中國 法國 港澳台 視頻 欄目檢索

→ 法國文藝欣賞

重新發現美國畫家馬克·托比 (Mark Tobey) 的作品



發表時間 : 25/01/2021 - 17:45

作者 : 艾娃 ⌚ 17 分鐘

馬克·托比是美國抽象藝術先驅者之一，他在上世紀四十年代至七十年代之間創作的四十多幅畫作，目前正在巴黎瑪萊區的畫廊展出。

巴黎百年畫廊珍妮·布徹·傑格 (Jeanne Bucher Jaeger) 為馬克·托比的這40幅作品，舉辦了可與博物館特展相媲美的展覽。實際上，上一次在巴黎觀看馬克·托比 (Mark Tobey, 1890-1976年) 的作品，要上溯到1961年，由當時法國文化界的名士弗朗索瓦·馬蒂 (François Mathy) 組織，在巴黎的法國國立裝飾藝術博物館舉辦了回顧展。這也就是蓬皮杜藝術中心為何罕見地出借托比 (Tobey) 代表作之一的《未知旅程》 (Unknown Journey) 給畫廊展出的原因。一般來說，法國國立博物館對待畫廊一向是高高在上，肯將藏品借給畫廊展覽那簡直是鳳毛麟角之舉。1966年創作的《未知旅程》是托比因一年前，伴侶去世有感而發的創作。

本次展覽的作品很大一部分是由珍妮·布徹·傑格畫廊 (Jeanne Bucher Jaeger) 的藏品組成，它也是第一個在法國展出托比作品的畫廊，另外大約四分之一的展品是從兩位熱衷托比作品的法國收藏家那裡借來的，他們收藏托比的作品已經十五年了！最後一點，直到2月12日展覽結束為止，展出期間所有展品概不出售，展出目錄 (Tobey or not be, Gallimard, 200頁, 35歐元) 除外，這本目錄補充了2017年威尼斯佩吉·古根海姆基金會 (Peggy Guggenheim Foundation) 出版的展品目錄，該基金會正是在2017年組織了畫家的最近一次大型回顧展，但是2017年的目錄中只收錄了對作品的英文研究文章。

廣告

四对一精心培养,
点对点全心服务

孩子中文教育不知从何下手? 一切交给LingoAce!
在线视频教学, 听说读写
全面掌握, 轻松入门中国话



LingoAce在线中文课

事關托比有個奇怪的現象，幾乎沒有引起什麼關注：那就是作為比傑克遜·波洛克（Jackson Pollock）早很久的，美國抽象表現主義先驅之一的托比，在歐洲比在美國獲得的讚譽更高。事實上，自1929年起，托比就一直得到紐約現代藝術博物館館長阿爾弗雷德·巴爾（Alfred Barr）的支持，1951年時，在惠特尼博物館（Whitney Museum）舉辦的大型展覽，更確立了他畫風的先驅角色。必須承認的是，馬克·托比（Mark Tobey）的風格與當時的美國評論家想要展現的美國藝術形象不符：克萊門特·格林伯格（Clement Greenberg）和他的同事捍衛的是動感繪畫，是強有力的，男性的，大幅畫作上展現出的大型筆觸。

而托比（Tobey）的作品在很長一段時間裡，都是小幅的，就像所人們說那樣，托比用畫筆尖描繪他的“白色文字”，像是在寫書法，那還是一位中國留學生教他的技法，並在中東旅行期間深入探索出的繪畫風格。結果是，他的畫風似乎更貼合巴黎精神，而不是紐約客，更接近當時，大洋彼岸對法國繪畫的批評——“小打小鬧”。在美國，相交於紐約的繁忙氣氛，托比更喜歡西雅圖的安靜生活。



的確，在歐洲托比似乎如魚得水。首先是1931年至1938年間他生活在英國。在法國巴黎，珍妮·布徹（Jeanne Bucher）畫廊於1956年組織了他在法國的第一次展覽。（南特美術館將於下個月12日開始展出名為“抽象美國——1946年至1964年，在法國的美國藝術家”的展覽。展覽彙集了一百多幅作品，其中包括托比（Tobey）的幾幅）。在威尼斯，托比參加了1958年的藝術雙年展，並獲得了繪畫大獎，他是繼1895年惠斯勒之後，第二位獲得這一大獎的美國人。最後，在畫商恩斯特·拜耶勒（Ernst Beyeler）的安排下，他自1960年起，定居瑞士的巴塞爾，直到1976年去世。

托比去世幾年後，在1930年代就認識了他的音樂家約翰·凱奇（John Cage）稱（托比）：“他是美國的畢加索！”這一說法很奇怪，因為這兩位藝術家的繪畫作品沒有任何共同之處，只有當認為和畢加索一樣，托比在現代藝術革命中發揮了自己的作用時，這句話才顯得有xie意義。

Presse numérique

Pays : Belgique

Date : Mars 2021

Journaliste : Stéphanie Dulout

Exposition : Mark Tobey - TOBEY or not to be ?



Déballage d'un nouveau genre pour l'exposition inaugurale de la nouvelle Galleria Continua, rue du Temple, dans le Marais, curatée par le street artist français JR.



Axel Fried, Galerie RX.

LA VITALITÉ DES GALERIES

ALORS QUE, À L'HEURE OÙ NOUS ECRIVONS, EN FRANCE, LES MUSÉES SONT TOUJOURS FERMÉS, LES GALERIES, AYANT ÉTÉ AUTORISÉES, COMME D'AUTRES "COMMERCE NON ESSENTIELS", À OUVRIR LEURS PORTES, TÉMOIGNENT D'UNE VITALITÉ, POUR NE PAS DIRE D'UN ACTIVISME, QUI REDONNE DES COULEURS À LA MOROSITÉ AMBIANTE...

PAR STÉPHANIE DULOUT

#MUSÉESFERMÉS #expositionsenfermées
#expositionsséquestrées #cultureendeuil...
La colère aura longtemps grondé sur les réseaux sociaux contre l'incompréhensible décision gouvernementale d'imposer la

fermeture des centres d'art et des musées, pourtant dotés d'infrastructures permettant facilement le contrôle du flux des visiteurs. Et nous ne sommes pas sans espérer que les deux pétitions en circulation auront

trouvé gain de cause avant notre parution... "On a besoin des foires, des expositions dans les musées pour créer une dynamique générale", nous dit Magda Danysz (Galerie-Danysz), à l'origine, avec Bernard Utudjian (Galerie Polaris), Anne Barrault et Éric Dereumaux (Galerie RX), du lancement de l'application *Marais.guide* dont le succès inespéré (plus de 5000 connections de mai à janvier dernier) en dit long sur le besoin du public d'aller à la rencontre des œuvres et d'être guidé dans le labyrinthe des galeries...

"Dans le Marais, on compte, en moyenne, une galerie tous les 30 mètres ! Peut-être que la crise actuelle a permis de mettre cette richesse en valeur, explique Magda Danysz. Nous ne sommes pas des sites de vente en ligne, nous avons des histoires à raconter..." Force est de constater que c'est cette valeur humaine ajoutée, d'échange, qui attire le flot ininterrompu des visiteurs lors des ouvertures dominicales programmées dans le cadre de *Marais.guide*. "Les collectionneurs et les visiteurs sont beaucoup plus à l'aise, plus détendus, plus attentifs, et nous-mêmes, beaucoup plus disponibles le dimanche", explique Bernard Utudjian, combattant de la première heure de l'ouverture dominicale.

PARCOURS EN LIGNE

C'est aussi cette idée du partage et de la transmission qui a fait, de décembre à février, le succès de *Photodays*, créé pour compenser l'annulation du salon Paris Photo en novembre. Cette "virée photographique dans Paris", de galeries en lieux insolites, a non seulement comblé bien des frustrations, mais aussi permis de tisser de nouveaux liens, de nouer de nouvelles passerelles.

C'est cette même volonté fédératrice qui a présidé au Pari(S) de la semaine de l'art proposé à travers 200 galeries et des dizaines d'institutions pour tenter de combler l'absence de FIAC, de même que le lancement en fanfare (au sens propre comme au figuré, puisqu'y participait la fameuse fanfare de l'école des Beaux-Arts) de *Rendez-vous* le 8 octobre dernier. Soit, quelque 70 galeries du sacro-saint quartier Saint-Germain proposant, du design (à la Galerie Kreo) à l'art contemporain (chez Kamel Mennour), en passant par l'art africain (chez Bernard Dulon), de "faire salon dans les galeries".

"Un grand salon pluridisciplinaire à ciel ouvert, totalement gratuit et ouvert à tous",



Lors du Paris(s) de la semaine de l'art, chez Kamel Mennour.



Vernissage ICY & SOT à la Galerie Magda Danysz.

s'enthousiasme son initiateur, Benoit Sapiro, vice-président du Comité des galeries d'Art. "L'absence de salon nous a poussés à imaginer d'exister autrement. Certains galeristes faisaient dix, voire douze foires par an ! La pandémie a changé la donne. Nous sommes en train de retisser du lien entre les marchands, les artistes, les écoles d'art, les institutions, tous les acteurs du milieu... dans une perspective d'ouverture et de partage, moins élitiste, dont tout le monde tire profit."

FESTIVALS ET EXPOSITIONS MUSÉALES

Pour l'ouverture de sa nouvelle galerie dans le quartier latin en décembre dernier, Kamel Mennour a opté pour le spectaculaire, en conviant deux de ses artistes stars, Daniel Buren et Philippe Parreno, à investir tout son espace d'un son et lumière aux couleurs Pop provoquant, même les jours de neige et de pluie, une longue file d'attente sur le trottoir de la désormais très arty rue du Pont-de-Lodi. Pour l'inauguration de son nouvel espace d'exposition dans le Marais en février, la Galleria Continua a misé, quant à elle, sur la convivialité, la flexibilité et le brassage des genres avec un déballage d'œuvres (signées Pistoletto, Berlinda de Bruykhère,

Anish Kapoor ou Weiwei) mêlées à des produits de consommation. Curatée par JR, le *street artist* adulé des jeunes, l'événement a fait mouche...

Si d'aucuns s'inquiètent du manque à gagner généré par l'allongement de la durée des expositions dû aux reports cumulés des vernissages, d'autres s'accommodent de ce temps long moins propice à la vente et donc, au soutien des artistes émergents...

Rassemblant des œuvres historiques, les galeries Jeanne Bucher Jaeger et Suzanne Tarasieva nous ont ainsi offert cet hiver deux expositions muséales propres à combler le manque occasionné par la fermeture des musées: la première, consacrée au précurseur du *all-over*, le peintre abstrait américain Mark Tobey, la seconde, à l'école néo-expressionniste allemande (des Bazeltz, Lüpertz, Immen-dorff...). Deux bien belles consolations...

NOS ADRESSES
comitedesgaleriesdart.com
leparis.art
parisgallerymap.com
parisgalleryweekend.com
marais.guide
parcoursaintgermain.com
photodays.paris
photosaintgermain.com
parcours-des-mondes.com

Presse numérique

Pays : France

Date : 10 mars 2021

Journaliste : paul-Bernard Nouraud

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

Deux de la galerie

par Paul Bernard-Nouraud • 10 mars 2021

Le vif de l'art (6)

Deux artistes au programme d'une promenade dans les galeries parisiennes, qui, contrairement aux musées, sont restées ouvertes : l'Américain Mark Tobey (1890-1976) et le Français Fred Deux (1924-2015).

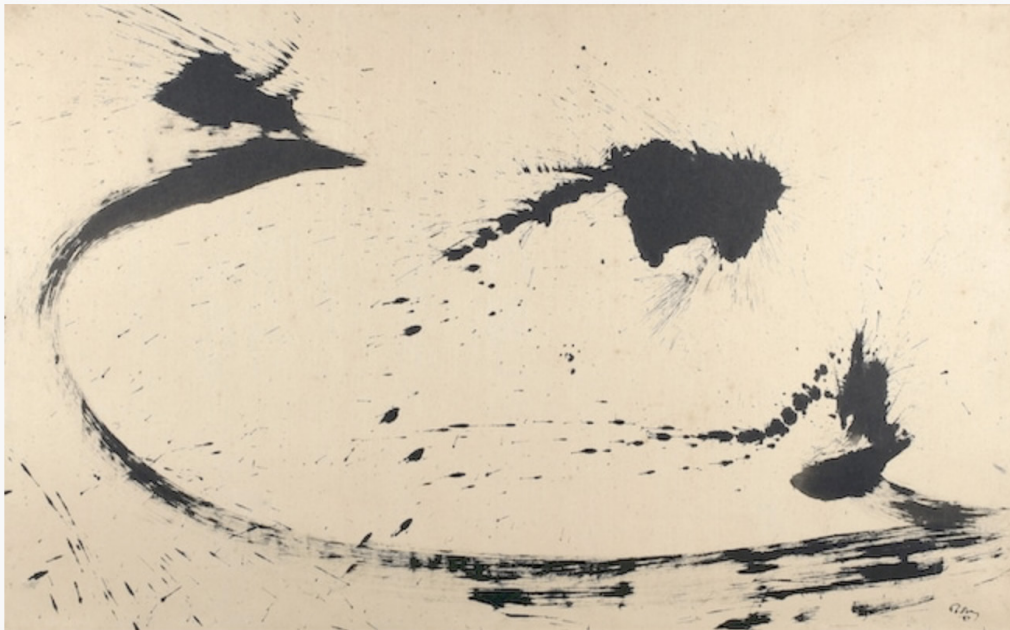
***Tobey or not to be ?* Galerie Jeanne Bucher Jaeger.**

Catalogue : *Mark Tobey. Tobey or not to be ?* Édition bilingue. Gallimard, 200 p., 35 €

***Fred Deux. Les noces de la couleur et du trait.* Galerie Alain Margaron.**

Rue de Saintonge (Paris) – Les aléas ont amené la galerie Jeanne Bucher Jaeger à prolonger une première fois l'exposition qu'elle a inaugurée à la mi-octobre, puis une seconde fois, finalement jusqu'à la fin février. Les aléas, mais aussi l'afflux continu des visiteurs, qui, longuement, viennent regarder l'une après l'autre la quarantaine d'œuvres de Mark Tobey exposées sous la verrière pavillonnaire du lieu. En 1955, en un autre lieu, Jeanne Bucher avait organisé la première exposition consacrée en Europe à l'artiste américain, quinze ans avant sa dernière grande rétrospective française au musée des Arts décoratifs.

Celle d'aujourd'hui est plus modeste, mais son montage trahit manifestement l'ambition de ses organisateurs de remédier au manque de reconnaissance institutionnelle que les dernières décennies ont installée. À côté des œuvres provenant du fonds de la galerie sont accrochées plusieurs pièces prêtées par des collectionneurs, ainsi qu'une peinture « de musée » que conserve le Centre Pompidou, *Voyage inconnu (Unknown Journey, 1965-1966)*. Son format imposant (un peu plus de 2 m de hauteur pour 128 cm de large) est peu commun chez Tobey, de même que l'usage de l'huile sur toile. Pourtant, on pourrait envisager cette peinture comme un vaste abrégé de son œuvre.



« Composition N°.1 » de Mark Tobey (1957) Courtesy Collection de Bueil & Ract-Madoux, Paris ©
D.R.

Sur un lit brun-rouge, orangé dans sa partie supérieure, terre de Sienne tout en bas, le peintre a disposé une haute constellation compliquée de signes sombres, repassant les craquelures ainsi formées d'embus bleutés, de rehauts rosés et de petits points blancs. L'intrication des tons est telle qu'elle forme une couche épaisse, presque une croûte protectrice, s'arrêtant avant les marges du tableau et qui, en arrivant près de sa limite inférieure, finit par s'estomper en faveur de la base chromatique dont elle dénude une zone rectangulaire avant de la couvrir à nouveau en un mince bandeau d'une surface équivalente, comme si le peintre avait usé d'un turet pour s'interrompre avant de continuer son ouvrage – de reprendre son souffle.

Unknown Journey a les chatoiements d'un Rothko et l'ampleur d'un Pollock, mais, le rapport de ses lignes à son fond étant plus concentré, Tobey les rend quasiment indiscernables. Loin de lui, cependant, l'idée de les confondre tout à fait, tant le sentiment de la composition reste présent. Au point, quelquefois, de s'approcher énormément de l'idée de synthèse et, en s'y élevant, d'atteindre à une qualité qui pourrait être de l'ordre de la préciosité.

En 1967, l'historien de l'art William Rubin regrettait ainsi que, contrairement à la ligne de Pollock, celle de Tobey demeurât prévisible. Il repérait dans ce défaut d'extravagance l'une des conséquences de sa préférence marquée pour la tempera. *Unknown Journey* nuance certainement ce jugement, mais la décision d'employer par ailleurs presque exclusivement ce liant à l'œuf qu'il mêlait de glu amène bel et bien Tobey à concevoir une peinture où la présence de la matière s'accorde à la possibilité de son absence en renonçant à l'illusion charnelle qui attira vers l'huile tous les peintres depuis la Renaissance.

Étrangeté que l'on est tenté de rapprocher d'une forme de diaphanéité, d'autant plus qu'Aristote voyait dans la lumière son accomplissement : « *l'entéléchie du diaphane est la lumière* », lit-on dans *De l'âme*. Ce trait distinguant Tobey de la manière plus corporelle de ses contemporains, les peintres de l'Action Painting et ceux de l'expressionnisme abstrait, répond en réalité, jusque dans sa facture même, à la quête spirituelle qui fut très tôt la sienne (il se convertit au bahaïsme dès 1922 et fut inhumé selon son rite) et qu'atteste la cohérence extrême de son style.

Si l'on compare, en effet, *Unknown Journey* aux œuvres qui l'environnent dans l'exposition, pourtant bien plus petites, il est clair que le passage de l'une aux autres s'effectue sans distorsion d'échelle, réalisant ce tour de force de ne jamais déparer l'infime de son aura minuscule. La ponctuation de Tobey observe en toute circonstance un principe de commensurabilité entre les formes qu'il agence, adéquation que le spectateur est tenté d'associer à une correspondance de signes, sans être pour autant en mesure d'en saisir la signification.

Dans le chef-d'œuvre de l'exposition, le champ lie-de-vin qui lui donne sa basse continue génère, on l'a dit, sa propre « infrastructure » : la duplication de son format de tableau sur une surface dont le grouillement graphique délimite l'étendue intérieure. Comme le relève David Anfam dans le catalogue, ce phénomène est inhérent à la superstructure : « *dans la mesure où, par définition, le "champ" est englobant (all-over), il tend à susciter sa contrepartie : la marginalité* ». Soit, d'une part, les parties non peintes, exemptes de traces graphiques qu'il ménage aux bords de ses compositions, et, d'autre part, « l'écriture blanche » (*White Writing*) à laquelle est désormais attaché son nom et qui consiste précisément à produire des lignes « plaquées », au sens de plaques de lignes dont le blanchiment provoque la réunion.



« *Rive Gauche* » de Mark Tobey (1955) Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris © Photo Jean-Louis

L'écriture blanche de Tobey l'autorise, par exemple, à enfouir les symboles encore visibles d'*Ancient Field* (1954) dans les tréfonds de *White Space* (1955), même s'il faudrait ici préférer à la blancheur de la « *whiteness* » en anglais celle teintée de vide que suggère le mot « *blankness* ». C'est par elle, de surcroît, que le peintre obtient une surface relativement homogène sur le plan chromatique (de près, leur disparité se révèle immédiatement), apparentant ses tableaux à leurs modèles réduits que seraient les tablettes, dont Anfam rappelle l'antériorité historique.

Parmi les plus anciennes, certaines sont devenues partiellement indéchiffrables, soit que le temps en ait érodé l'écriture, soit que la signification s'en soit perdue. Or celles de l'artiste sont pareillement illisibles, comme si le peintre n'y consignait que des formes flottantes (*Floating Forms*, 1954) ou rapportées à elles seules (*Within Itself*, 1959), des mouvements approximatifs (*Mouvement somnolent*, 1959) et des temporalités intermédiaires (*Tablet of the Past and the Future*, 1960), assourdissant, dans ses monotypes de 1961, jusqu'à l'éclat des jaspures qu'il leur prête, comme pour ôter à ses visions toute netteté, et à travers elles supprimer quelque espoir que l'on pourrait nourrir, en méditant sur elles, de s'imaginer en haruspice.

Lorsque le peintre dispose, par exemple, un vaste cercle blanc en forme de cellule (*Space Rose*, 1959), on comprend qu'il livre moins l'image d'un cosmos rendu par lui intelligible qu'il n'échantillonne l'un des multiples ronds plus ou moins zoomorphes de *Circular Composition*, réalisée l'année précédente. Dans *Hidden Spheres* (1967), il en désordonne l'alignement au point qu'au regard du reste de l'œuvre ce collage tient presque du carnaval. Tobey va cependant un peu au-delà du grand renversement lorsqu'il use de cette même forme circulaire en la réduisant à sa dimension nucléale, et troue cette fois le papier de *Pierced Space* (1959). Une fois l'opération terminée, de même qu'il avait ombré de voiles blancs certains bâtonnets rythmant *Punctuations* (1954), Tobey prend soin là de panser d'un point de peinture blanche quelques-unes des menues perforations portées sur son œuvre.

Presse numérique

Pays : France

Date : Mise en ligne complète le 04 juin 2022

Journaliste : Guillaume Le Bot

Exposition : Mark Tobey - *TOBEY or not to be ?*

Mark Tobey: Tobey or not to be?

Guillaume Le Bot

La galerie Jeanne Bucher-Jaeger, en collaboration avec la jeune collection de Bueil & Ract-Madoux, a organisé cette nécessaire exposition sur Mark Tobey, peintre à part, que la critique et l'histoire de l'art ont longtemps négligé. Le catalogue redonne à Tobey la place qui lui revient dans l'histoire de l'art. Artiste discret et à l'écart, il fait pourtant partie des pères de l'abstraction américaine. Les textes rassemblés dans ce volume permettent de mieux comprendre l'ampleur et la puissance de cette œuvre intime et subtile. Dans « "Il était notre Picasso américain !" » (p. 16-25) Cécile Debray présente finement l'originalité de la démarche de Tobey, définitivement à *revers* dans le paysage de l'art américain d'après-guerre. Contemplatif, curieux, voyageur, ouvert à l'inconnu, Mark Tobey est influencé par l'art européen (Gertrude Stein, mais aussi l'Armory Show de 1913 qu'il visite) ou la pensée et l'art orientaux (il se convertit au bahaïsme dès 1918). S'il anticipe le *all-over* de Jackson Pollock, son intention artistique se situe dans une perspective différente de celle de la grande abstraction américaine. Cécile Debray replace à juste titre son œuvre dans la réception critique de la peinture de Claude Monet et son influence sur la peinture américaine de la fin des années 1950, ce que l'on a parfois appelé l'Impressionnisme abstrait. L'ouverture de Tobey aux cultures orientales, notamment à l'art du Japon et de la Chine, est déterminante (Laurence Bertrand-Dorléac, « Dans le tapis du monde », p. 26-51). Il y puise les éléments d'une écriture rythmique, ornementale et s'inspire de la puissance du totem, à l'image de Paul Klee avec qui il partage de nombreuses affinités. Mais cette ouverture est plus vaste et si certains rapprochements formels qu'opère L. Bertrand Dorléac avec d'autres arts laissent perplexes, son étude permet de saisir l'étendue de l'horizon culturel de Tobey et sa volonté d'embrasser l'ensemble de la création humaine. Spécialiste de l'art américain, David Anfam replace Tobey dans le contexte plus général et plus attendu de l'Expressionnisme abstrait (« Immensité intimes », p. 52-71). Dans un texte précis et documenté, il lui redonne à la fois sa marginalité (qu'il a lui-même recherchée), mais explicite clairement en quoi sa peinture a influencé les artistes majeurs de son époque (Pollock en premier lieu). Rapprochant intelligemment sa démarche de celle de Charles Seliger, d'Ad Reinhardt et du moins connu Norman Lewis, Anfam souligne son intérêt constant pour une énergie cosmique, toujours animé par

des questions existentielles et spirituelles. Dans cet esprit, il rattache pertinemment la peinture de Tobey au Réalisme magique plutôt qu'à l'Expressionnisme abstrait (p. 61-62). Anfam conclut sur l'importance de la notion de vide chez Tobey, mais aussi de l'influence de la photographie aérienne à partir de 1935. Dans son texte « Tobey Pacifique » (p. 72-83), Thomas Schlessler souligne de nouveau l'apport de l'Orient sur son travail, en particulier le zen et le « souffle-énergie » (p. 74-75). En ce sens, l'entretien entre Thomas Schlessler et Etienne Klein, physicien, fait sens (p. 84-91) même si nous en apprenons plus sur les centres d'intérêt de ce dernier que sur la peinture de Tobey. A l'attention des historiens de l'art, l'ouvrage se conclut par un ensemble d'articles, « Florilège », retraçant la réception critique du peintre de 1955 à 1961 (Janet Flanner, François Mathey, Jean-François Jaeger, Dore Ashton et Françoise Choay), d'une « Chronologie » et d'un « Catalogue » des œuvres. D'une grande richesse, l'ouvrage comble un manque et l'on comprend la pertinence d'avoir voulu redonner une place centrale à Mark Tobey dans l'histoire de la peinture américaine.